This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fénelon

SSS

DE L'ÉDUCATION DES FILLES,

PAR M. DE FÉNELON, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

NOUVELLE ÉDITION,

A laquelle on a ajouté plusieurs Fables du même Auteur; les Maximes de la Sagesse, et le Discours de M. de Vauxcelles, sur quelques changemens introduits dans l'Éducation.

A LYON,

Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire, rue Mercière, n.° I.

M. D. CCCIX.

— *Est in sapientiâ spiritus intelligentiæ sanctus..... humanus, benignus, stabilis, certus, securus..... omnia prospiciens, et qui capiat omnes spiritus..... attingit autem ubiquè propter suam munditiam. Vapor est enim virtutis Dei.....*

— Il y a dans la sagesse un esprit d'intelligence, qui est saint....., amateur des hommes, bon, stable, infaillible, calme.., qui envisage tout, qui saisit tous les esprits....., qui atteint partout à cause de sa pureté. Car c'est la vapeur de la vertu de Dieu....,

SAP. c. 7. v. 22. 23. 25.

AVERTISSEMENT

Pour la réimpression de cette nouvelle édition, par l'Auteur du Discours préliminaire.

La Providence a béni l'intention qu'on a eue en redonnant une édition particulière du *Traité de Fénelon sur l'éducation des Filles ;* elle a été enlevée avec une promptitude qui engage à la réimprimer. La vénération publique pour le nom de l'auteur, a semblé se ranimer, et beaucoup de personnes qui n'avoient pas lu ce premier essai d'une plume immortelle, ou que la simplicité de ses idées n'y avoit pas rendus assez attentifs, l'ont examiné plus mûrement, et ont reconnu que cette simplicité même, comparée à tout ce bruit d'éloquence qu'ont voulu faire les écrivains de notre temps, ne servoit qu'à mieux assurer l'avantage qu'a sur eux l'auteur du *Télémaque*.

Nous dirons ici quelques mots sur deux endroits du Discours préliminaire. Le premier regarde le *Tutoiement*. Madame de Genlis réclame avec justice l'honneur d'avoir parlé la première sur ce mauvais usage auquel on a voulu accoutumer les enfans.

Voici ce qu'elle écrit à l'auteur du Discours préliminaire.

« Vous dites que personne ne s'est élevé » contre ce vice d'éducation. Pardonnez-» moi : j'en ai fait, il y a seize ans, une » critique longue et détaillée, dans laquelle » je me rencontre exactement avec vous. » Cette critique forme une scène entière » dans une des pièces de mon *Théâtre* » *d'Education*. Et que pensez-vous des » habits de garçon donnés aux petites filles ? » J'ai parlé de cela dans Adèle. Ah ! que » n'a-t-on pas imaginé dans ce *siècle de* » *lumières ?* »

Madame de Genlis voudra bien que l'auteur du Discours répare ici son omission involontaire.

Un second endroit qui demande quelques observations, est celui où je dis au sujet de la mort du duc de Bourgogne : *La providence sévère avoit prononcé que ni lui ni son instituteur ne seroient jamais remplacés*. Des personnes respectables ont relevé cette épithète, *la providence sévère ;* mais elle n'avoit pas été mise sans dessein. Cette mort avoit été la première et lointaine annonce des châtimens préparés à la France, qui ont été toujours en croissant avec les désordres, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Des temps horriblement licencieux

suivirent le règne de Louis XIV ; puis un règne négligent laissa établir celui de l'audace appelée philosophique. Quand ce siècle a fini au milieu des ruines de la monarchie écroulée, on s'est rappelé que des sages qui l'avoient vu commencer, que Fénelon, que Leibnitz avoient prédit une révolution inouie, et peut-être sans autres remèdes que ceux qui naissent de l'entière consommation du mal. Leurs passages sont formels. Mais si l'on veut se convaincre que la mort du duc de Bourgogne fut regardée, même par les mondains attentifs, comme une punition du ciel, il suffit de méditer cet aveu du duc de St.-Simon, dans ses Mémoires. Après avoir peint les défauts affreux de la jeunesse du prince, il s'écrie : « De » cet abîme sortit un prince doux, affable, » humain, modéré, patient, modeste, etc. » Puis il ajoute : « Que le monde est étrange ! » il l'eût abhorré dans son premier état, et » il fut tenté de mépriser le second. Le » prince le sentit ; il le supporta, etc. » Puis il termine ainsi : « Dieu montra à la » France un prince qu'elle ne méritoit pas. » La terre n'en étoit pas digne : la France » *succomba sous ce châtiment.* »

Fénelon avoit prédit à ce prince, que si on continuoit à gouverner avec imprudence, « il surviendroit enfin quelque se-

» quand quelqu'homme bien intentionné » parle de ce que deviendra la postérité, » on répond : *alors comme alors*. Mais il » pourra arriver à ces personnes d'éprouver » elles-mêmes les maux qu'elles croient » destinés à d'autres. Si l'on ne se corrige de » cette maladie d'esprit épidémique, dont » les effets *commencent* à être visibles, si » elle va croissant, LA PROVIDENCE corri- » gera les hommes par la révolution même » qui en doit naître. » Ainsi parloit Leibnitz : l'épidémie est devenue générale ; la révolution est survenue ; et puisse-t-elle nous corriger ! Nous l'espérons, parce que la Providence que nous avons justement appelée sévère, est en même temps miséricordieuse. Dieu ne punit que dans l'autre vie, il ne veut que châtier dans celle-ci ; et comme il dit dans le livre de la Sagesse : « Il n'a point fait la mort, il ne se réjouit » point dans la perte des vivans, il a fait » les nations *guérissables* (*). » Ne désespérons point de la nôtre, la religion n'y est pas tout-à-fait encore *en terre étrangère*, ainsi que nous l'ont fait dire, et que vou-

(*) Deus non fecit mortem, et non delectatur in perditione vivorum.... et sanabiles fecit nationes orbis terrarum.

SAP. c. 1, v. 13 et 14.

droient le croire quelques défenseurs désespérés de la subversion philosophique. Déjà le chef du gouvernement a donné le signal sur le haut des Alpes, en favorisant et multipliant les successeurs de la charité héroïque de Bernard de Menthon, homme dont le nom a été long-temps comme enseveli dans l'histoire de l'Eglise avec un millier d'autres, dont chacun efface de beaucoup toute la gloire philosophique. Déjà il a rappelé à leurs humbles travaux les filles de S. Thomas de Villeneuve, et celles de S. Vincent de Paul. Les œuvres de la charité renaissent. L'éducation qui est le secours destiné à l'enfance, ne tardera pas à se rétablir; c'est notre vœu le plus ardent.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Par S. J. B. V.

FÉNELON est pour l'éducation et la morale, ce que sont pour l'étude des lettres, les auteurs classiques du siècle de Louis XIV; et son ouvrage sur l'éducation des filles, écrit au moment où notre langue avoit atteint son plus haut degré de perfection, ne brille pas moins que les leurs par le mérite du style. On réimprime tous les jours Boileau et Racine; et nous redonnons aux familles ce court et excellent traité d'institution. Il n'en est aucune qui ne puisse profiter à ces leçons de Fénelon, les premières qu'il ait données, tandis que, dans l'ombre d'une communauté, il se déroboit encore aux regards publics. Il se fait entendre également à toutes les conditions; il a montré qu'il savoit les instruire toutes, les plus élevées ainsi que les plus modestes. Quelle gravité dans les préceptes qu'il donna dans la suite aux dépositaires de l'autorité publique! La vérité ne fut jamais

dévoilée plus entière que dans les *directions pour la conscience d'un roi*. Mais il ne fut jamais donné à la mère la plus attentive, à la surveillante la plus expérimentée, de révéler les détails de l'éducation des jeunes personnes, avec plus de justesse et de grâce, que ne le fait dans ce livre un ecclésiastique encore jeune, et en qui on ne supposoit pas une si grande expérience du monde. Et à ne parler ici que de la propriété et de la convenance de son langage, c'est assurément celui qu'il falloit faire entendre aux personnes les plus choisies du siècle le plus excellent; et c'est celui qu'elles parloient (1).

(1) Dans toutes les nations, c'est sur-tout chez les femmes distinguées par leur éducation et leurs vertus domestiques, que la langue s'épure, s'anoblit et se conserve. Cicéron en fait la remarque pour les Romains; et quelquefois en [illegible] un orateur sur le mérite de sa diction, [illegible] qu'il l'avoit puisée dans la tradition [illegible] domestique); qu'[illegible] de ses parentes, de [illegible] respectées de leurs [illegible]

Je voudrois pouvoir, en parlant de ce livre, imiter l'exemple de son auteur et être court. Mais cela est difficile et même impossible, tant à cause de l'importance du sujet, que du changement arrivé dans nos mœurs, et dans la multitude des documens discordans qu'on a entendus dans l'espace de cent vingt-cinq années. Le siècle se souvient de l'auteur, dont le nom est si célèbre et si chéri; mais on a négligé et presqu'oublié sa mé-

---

des Sévigné, des Villars, des Maintenon, etc. Ce mérite se retrouve dans l'âge suivant chez mad. de Lambert, et d'autres. Il n'est pas même aujourd'hui perdu tout entier, et plusieurs femmes écrivent ce que les Sévigné et les la Fayette aimeroient à lire, comme elles-mêmes en parlant charmoient les Boileau et les Racine. Les femmes dirigées en général par l'amour de la clarté, par le discernement et l'habitude de la grâce, saisissent le véritable secret du bon langage, pourvu toutefois que l'esprit de prétention et la contagion des cotteries ne viennent point altérer chez elles les dons de la nature. Alors tout est perdu; on voit naître les hôtels de Rambouillet et les bureaux d'esprit philosophique; des femmes ne vivent plus que pour écrire, et ne doutent pas qu'elles ne doivent effacer tous les auteurs passés, présens et à venir; elles se font beaux-esprits jurés, et membres de l'institut en jupon; et il en est telle qui pourroit servir de modèle aux rhéteurs les plus tendus, et aux plus inintelligibles sophistes.

thode. On lui a presque reproché d'avoir dit ce qui suffit; et on a écouté ceux qui proposoient ce qui n'est que curieux ou même inutile et nuisible. Il me semble qu'après ce laps de temps, on ne peut parler de Fénelon et de ses préceptes, sans songer à beaucoup d'écrivains, de doctrines, et d'usages qui sont venus depuis. Je dirai donc plusieurs choses, j'en supprimerai davantage, et je renverrai à des notes ce qui me paroîtroit interrompre le discours et troubler les idées du lecteur : mais dans tout ce que je croirai devoir dire ou taire, ma conscience m'assure que je n'ai en vue que l'utilité publique. Je vais donc dire d'abord quelques mots, en général, sur nos innombrables traités d'éducation postérieurs à celui-ci.

Des femmes de notre siècle, d'une habileté reconnue, et dont le langage est digne de l'âge qui nous précéda, ont écrit aussi sur l'éducation. Elles en avoient l'expérience, mais je ne sais comment il arrive qu'après les avoir lues, on s'aperçoit toujours que Fénelon est leur maître; elles brillent seulement en quelques parties, tandis qu'il possède l'ensemble et tout l'esprit de l'art, et qu'il en parle avec plus de facilité, de plénitude, et en moins de paroles.

Des sages renommés en ont écrit aussi

(avant que la philosophie fût reconnue une profession d'imposture et d'audace) ; d'autres écrivains à leur suite, et jusques dans ces derniers temps, ont disserté avec beaucoup plus de prétention, et dans un esprit très-contraire. Les premiers ont conservé l'estime publique ; mais certes, ils n'ont point éclipsé Fénelon. Quant aux derniers, ils sont déjà oubliés : tel étoit vanté vingt ans avant qu'il parût, qui le lendemain n'avoit pas un lecteur ; et *l'Éducation des Filles*, par Fénelon, qui prescrit la piété, aura bien des éditions encore avant qu'on en fasse une seconde des trois tomes du *Catéchisme universel de.....* qui met de côté tout souvenir de Dieu.

Je pourrois parler du succès rapide qu'obtint cet essai de l'auteur : il vint aux oreilles du grand roi ; Montausier lui en parla ; le sage Beauvilliers obtint la grâce de se l'associer pour l'éducation de l'héritier de l'état, et démentit la prédiction de M. de Harlay, archevêque de Paris, *monsieur, vous voulez être oublié, vous le serez.* Pour Bossuet, il écrivit qu'en *apprenant cette nomination, il avoit été occupé tout le jour du bonheur de l'Église et de l'État ; et que le lendemain il s'étoit livré à ressentir la joie des amis de cet homme vertueux qui se cachoit avec tant de soin.*

Mais, encore une fois, ce sont là les succès de l'auteur, et je veux parler de l'utilité du livre. Elle fut généralement sentie, et s'est toujours conservée. La tradition des familles les plus honorables raconte de quelles épouses et de quelles mères il les a illustrées; encore aujourd'hui, malgré l'effroyable bouleversement des opinions, plusieurs femmes, distinguées par l'estime générale, redisent avec satisfaction qu'elles ont été élevées suivant les conseils de *ce petit livre ;* et elles assurent qu'elles en éprouvent toute l'utilité en les pratiquant pour leurs filles, quoique ce petit nombre de chapitres et le titre seul de quelques-uns fassent sourire de pitié les instituteurs philosophiques.

Que ces instituteurs daignent un moment considérer à qui Fénelon parloit, et de quoi il devoit parler, ils verront qu'il a su également bien choisir son but et l'atteindre. Sans doute, il a dû prendre ailleurs un ton plus haut, et déployer des vues plus vastes. Et qui refuseroit à l'auteur du Télémaque et des *Directions*, l'étendue du plan et la profondeur des pensées? Aucun ancien, si ce n'est l'auteur de la Cyropédie, ne lui avoit ouvert ces routes; aucun moderne n'y a marché plus avant. Mais là, il parle aux rois, en présence des peuples; et ce qui

est bien plus, de la divinité, (de Minerve dans Télémaque, du vrai Dieu dans les Directions ;) et il doit traiter la sagesse avec *magnificence* (1). Ici, il est assis parmi des mères, et leur parle de leurs filles : tout, et même l'étendue du discours doit y être mesuré, familier et tendre. Avec quelle justesse il s'exprime sur la condition des mères, sur les facilités et les obstacles qui s'y rencontrent, sur les défauts qui se mêlent même à leurs vertus ! Mais avec quel intérêt et quel calme il considère les enfans, leurs moyens, leurs organes naissans, ce *cerveau humide et chaud, toujours agité*, cette attention mobile, qu'il compare, avec sa grâce ordinaire, à une flamme légère, à une bougie exposée au vent ! Comme tout est naissant chez eux et délicat, il emploie tout, et ne force rien. Il ne s'avise pas d'ouvrir pour eux un cours d'instructions immenses : les mères en désespéreroient, les enfans en seroient rebutés. Et l'on voit de nos jours que toutes ces instructions prodiguées et amassées si indiscrètement, dans les premiers ans, que tous ces trésors de sciences versés dans de jeunes vases qui reçoivent tout et ne conservent rien, finissent de

(1) *Magnificè etenim tractabat sapientiam.* Macch. 2. 9.

très-bonne heure par être absolument négligés : la dissipation remplace tout, étouffe tout ; on ne voit bientôt plus que l'oisiveté et des vices : comme dans un jardin, où un curieux introduisit mille plantes étrangères, s'il arrive un héritier négligent, les richesses botaniques disparoissent, et les plantes les plus détestées croissent en abondance. Fénelon sème d'une main économe des graines utiles, et recueille beaucoup. Bientôt il suit les pas de l'adolescence ; il élève ces jeunes filles à la dignité d'épouses, et enfin à celle de mères de famille, et l'on est étonné de voir tout ce que contenoit la simplicité de ses préceptes, et jusqu'où elle a conduit. Personne plus que lui n'a su observer le caractère propre à chaque ouvrage. J'aime à voir, dans sa lettre à l'académie, qu'aucun amant des muses n'a senti avec plus de délicatesse les beautés littéraires : c'est proprement Virgile qui dit avec un si aimable abandon :

Me verò primùm, dulces ante omnia musæ,
Quorum sacra fero ingenti percussus amore.... (1)

J'aime à voir, dans son Éducation des Filles, que jamais les mères n'ont entendu

(1) Muses à qui j'offris, dès la fleur de mes ans,
Mes plus douces amours, et mon plus pur encens.

un

un entretien plus élégant, plus proportionné, plus modeste.

Or, c'est l'essai de ce même livre que nous proposons et recommandons de nouveau à toutes les familles, avec la certitude qu'il leur réussira. Voltaire dit qu'il ne faut pas donner du gland à celui qui a goûté la saveur du blé. Nous faisons le contraire; nous présentons du pain à ceux qu'une philosophie avilissante et sauvage a voulu ramener au gland.

Certes, ce n'étoit point d'un aliment vil et grossier, que Louis XIV pouvoit se contenter pour son petit-fils; et en confiant le duc de Bourgogne à Fénelon, il pensa que les principes de son livre modeste pouvoient être féconds en grands effets, et propres à former non-seulement des femmes pour l'ornement et le bonheur des familles, mais des hommes pour la gloire et la félicité des États. On en juge par le choix de ceux dont il entoura en même temps ce jeune prince : ce vertueux Beauvilliers, dont l'ame s'unit toute entière à celle de Fénelon, qui dans la suite ne l'appeloit que son bon duc : ce doux et sage Langeron, ami des sciences physiques, plus ami de la morale; d'un cœur si haut et si tendre, qu'il ambitionna pour toute fortune de partager avec Fénelon l'exil et la disgrace : et ce judicieux

abbé Fleury, qui, par l'utilité de ses travaux et la dignité de ses mœurs, est compté entre ceux qui ont le plus honoré ce beau siècle et le sacerdoce; Fleury qui vécut ensuite dans la retraite, et qui ne pouvoit, à ce que nous ont raconté les vieillards dans notre jeunesse, paroître en public sans que le peuple, par un mouvement de respect involontaire, se rangeât sur son passage (1). Tels étoient les hommes réunis pour cette éducation royale et chrétienne.

Tous concouroient au but désiré (2); il n'y

(1) Fénelon estimoit beaucoup l'ouvrage de Fleury, intitulé: *Catéchisme Historique*, et le croyoit très-propre à donner une véritable idée de la religion. Leurs principes à ce sujet ont une ressemblance frappante. Ce même abbé Fleury, dans ses *Mœurs des Israélites*, montre un mérite voisin de celui de l'auteur du *Télémaque*; ses descriptions ont le charme de l'Odyssée. Son *Choix des Études*, qu'il composa dans le temps qu'ils vivoient ensemble, eut l'approbation particulière de Fénelon: le genre en est différent; mais il plaira toujours à ceux qui savent apprécier les ouvrages. Un ecclésiastique respectable nous a raconté que Marmontel l'ayant remarqué sur ses tablettes, l'ouvrit avec avidité, et qu'en le parcourant, il s'écrioit: Quel beau siècle! quels hommes! quel admirable jugement! quel langage!

(2) Voyez sur l'éducation du duc de Bourgogne,

avoit qu'une volonté entr'eux; l'enfant impétueux, sensible, mais hautain, qui auroit voulu sauver la sienne, ne le pouvoit ni par la résistance, ni par l'artifice; il ne trouvoit de protection nulle part contre la sagesse qui conspiroit pour son bonheur et qui l'enveloppoit de tous les côtés; il n'y avoit de repos pour lui que dans l'obéissance. Mais quelle obéissance! elle avoit tout le caractère de la liberté; on savoit accoutumer son ame à se commander à elle-même; et en obéissant toujours, il acquéroit sans cesse de l'élévation et de la force. C'est ainsi que cette ardeur désordonnée et capricieuse, qui, dans son enfance, mêloit des défauts insupportables à un très-riche naturel, se changea en avidité pour l'instruction, en discernement de la vraie gloire; et enfin, ce qui achève et couronne le développement d'un caractère, en véritable vertu.

Nous pourrions ici, en parcourant les fastes de notre siècle, comparer l'éducation du duc de Bourgogne avec celle que des hommes estimables et même célèbres, ont

---

la vie de Fénelon, par Ramsai; la vie du duc de Bourgogne, par Proyard; et le 5.e vol. des œuvres choisies de Fénelon, édition très-soignée qui parut l'année dernière, chez Leclerc, quai des Augustins.

donnée à quelques autres princes; mais il nous semble que cette discussion seroit étrangère au livre de l'éducation des filles. Nous n'avons parlé de celle du duc de Bourgogne, que parce que son instituteur étoit l'auteur même de ce petit traité; et que nous avons voulu montrer, par un fait éclatant, quel homme étoit cet instituteur, que nos docteurs en perfectibilité taxent d'avoir suivi des routes vulgaires et petites : l'expression est très-conforme au langage qui s'appelle aujourd'hui philosophique, et c'est peut-être pour cela même qu'on va reconnoître qu'elle manque de sens.

Fénelon n'estimoit pas le faste des expressions, non plus que l'orgueil des pensées. Il étoit souverainement élégant dans son style, parce qu'il atteignoit toujours la grâce, et n'alloit jamais au-delà. Il étoit parfaitement sage dans ses préceptes, parce qu'il se tenoit dans la mesure de l'homme; il l'employoit tout entier, tel qu'il est, et a toujours été; et l'ayant trouvé *un animal religieux*, (car c'est ainsi qu'il est défini par Aristote lui-même,) il ne s'avisoit pas de créer un autre homme imaginaire, borné aux espérances des brutes. Cet autre homme est celui que nos raisonneurs ont créé. Fénelon n'a travaillé que sur l'homme ancien, l'homme réel : et il a montré combien on

pouvoit l'adoucir, l'élever, le perfectionner par l'emploi de ce sentiment religieux qui est en lui.

On ne s'étonne donc pas que les indicateurs de routes nouvelles, ces nouveaux maîtres, ces risibles anatomistes de l'homme moral, reprochent à Fénelon d'avoir donné tant de soins à l'institution religieuse. Mais, en écartant pour un moment ce que la majesté de la religion a de vénérable, et l'orgueil philosophique de ridicule, et ne comparant que l'autorité des instituteurs, on conviendra qu'il n'est guères possible de balancer entre Fénelon et ses adversaires. Que peut-on comparer chez eux à cette intention si pure, à ces vues si réfléchies, à la modestie, à la douceur, à l'attrait de ce langage? Ils appellent superflu et vain ce qu'il a jugé fondamental et nécessaire. Ils traitent d'avilissement superstitieux, ce qui lui a paru le plus parfait développement des grandeurs de l'ame humaine. L'opposition ne peut être plus entière : mais quand on voit Fénelon d'un côté, on ne peut s'empêcher, fût-il seul contre tous, de l'écouter avec quelque préférence. Le préjugé est pour cet homme qui connoissoit si bien le cœur humain, qui avoit tant réfléchi sur les intérêts de la société : et quand il assure que la religion est nécessaire, et au bonheur

particulier, et à l'ordre général, on se sent forcé au moins à quelque respect pour ce qu'il crut et enseigna toute sa vie (1).

La religion de Fénélon, si l'on peut se servir de ce terme, en parlant de son attachement à notre religion, (si bien prouvée d'ailleurs), la religion, dis-je, du plus aimable, du plus éclairé, et du plus vertueux des hommes, est quelque chose par elle-même; et les dédains fastueux, les

(1) C'est ce qu'éprouva Philippe d'Orléans, depuis régent de France. Ce prince entouré de tant de séduction, obsédé de tant d'incrédules, crut devoir interroger Fénelon, et lui soumettre ses doutes. De là naquit entr'eux une correspondance dont on a les monumens, et qui par malheur ne fut pas assez longue. Dans le recueil de Fénelon, intitulé : *Lettres sur divers sujets, concernant la religion et la métaphysique*, la seconde est adressée au duc d'Orléans, en réponse à trois questions métaphysiques qu'il lui avoit envoyées sur le culte de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, et sur le libre arbitre. Une tradition prétend que ces questions avoient été rédigées par Fontenelle, et que ce philosophe cauteleux n'osant attaquer ouvertement la religion, se cacha ainsi derrière le neveu de Louis XIV. Cela n'est pas entièrement certain. A la vérité, on lui reproche quelques mots ambigus; mais en général, il parut respecter la croyance publique, et on cite de lui cette parole, qui ne peut être celle d'un incrédule : *la religion chrétienne est la seule qui ait des preuves.*

emportemens éloquens de ses contradicteurs, ressemblent, dès le premier coup-d'œil, à la témérité.

Quand nous parlons ici de témérité, ce n'est point Locke que nous désignons; il étoit sage et religieux, et n'appartient nullement aux incrédules, quoiqu'ils aient mis son nom sur toutes leurs enseignes. Ce seroit plutôt J. J. Rousseau, lorsqu'il défend de parler de Dieu à l'enfance. Mais Rousseau lui-même est un *dévôt*, un *capucin*, en comparaison des nouveaux dispensateurs de la lumière. Ils ont prétendu retirer la religion, non-seulement aux enfans, mais aux familles, mais à la vieillesse et au malheur; non-seulement aux colléges et aux pensions, mais aux hôpitaux; non-seulement à ceux qui ont des principes moraux, mais à ceux qui n'en ont aucuns; mais à Bicêtre. Les barbares! cessons de parler d'eux, quand il s'agit de Fénelon.

Arrêtons-nous sur le seul J. J. Rousseau, qui honoroit Fénelon d'une espèce de culte; et dont le talent, s'il n'eût été infecté par la bizarrerie de ses opinions et de son humeur, l'auroit placé à la suite de Fénelon et de Bossuet lui-même. Je dis à la suite : car je crois qu'il n'eût jamais atteint l'élévation de cet empire presque divin de Bossuet. Il n'a pas non plus le même goût d'antiquité

que Fénelon, qui remonte droit à Homère et à Xénophon, et qui est un mélange de tous les deux, plus foible que l'un, plus fort que l'autre. Nous nous bornerons à quelques réflexions d'une critique impartiale sur la méthode très-différente qu'il a suivie en exposant les préceptes de l'éducation. D'abord, il a remonté un peu plus haut, pour assigner l'époque où ils commencent. Appuyé sur Locke, Plutarque et Montaigne, il parle de la nourriture de l'enfant, il soigne ses premiers mouvemens, il l'écoute balbutier ses premières paroles. Nous sommes loin de blâmer ces détails; et nous observerons que ce qui avoit été dit par d'autres, est redit par lui plus éloquemment : il a réveillé la tendresse pour l'enfance, il a procuré plus de bonheur à ces êtres intéressans; et l'on a eu raison de les représenter, jouant autour de sa tombe : mais il est trop fréquemment orateur, souvent chagrin et satyrique; et ce ton de voix si plein, si sonore, si peu modeste, inspire de la défiance. Son éloquence est voisine de la déclamation et du sophisme : souvent il y tombe, et ses nombreux imitateurs s'y sont presque tous précipités. De plus, il s'arrête, et disserte, et invective, et raconte beaucoup trop, et rappelle le mot de Plutarque, *tu nous tiens beaucoup de*

bons

bons propos hors de propos. Fénelon est toujours clair, substantiel, d'une simplicité et d'une briéveté expéditive, qui nous conduit droit au but, sans détours, sans inutile repos, ainsi que sans fatigue. C'est le conseil d'Horace exécuté habilement, *quand vous donnez des préceptes, soyez court.* Il sait l'être, et abrége sans se refuser une juste étendue. Il a donné un traité concis et plein; Rousseau, quatre longs volumes: et à la suite de Rousseau, d'autres gens, (venus on ne sait pourquoi, car ils sont déjà oubliés) ont espéré d'être plus grands, en se faisant plus volumineux encore. La race s'est multipliée de ces sortes de livres et de docteurs: et c'est le cas de dire, comme le Prophète: Le bonheur n'en est pas plus grand (1).

Des familles respectables nous ont prié de remarquer ici un des changemens que ces hommes ont produit dans l'éducation. Ce n'est pas un des principaux, du moins en apparence, ni de ceux que l'on juge d'abord les plus dommageables aux mœurs. Il a même des prétextes spécieux, et que Fénelon n'a pu réfuter d'avance; mais il a eu des effets dont on se ressentira long-temps.

(1) *Multiplicasti gentem, et non magnificasti lætitiam.* Isaïe, 9. 3.

Ce changement est l'usage introduit dans les familles de tutoyer son père et sa mère.

On ne s'est pas élevé encore contre cet usage pernicieux et déraisonnable. Les uns, trop confians en la raison publique, ont cru qu'il ne tarderoit pas à passer; d'autres, trompés par les sophismes, l'ont jugé heureux et naturel. Certes, nous ne sommes point de cet avis; nous croyons que c'est un devoir de le combattre : et parce que nous avons vu naître cette opinion, nous en dévoilerons d'abord l'origine, qui est absolument philosophique, et nous en raconterons ensuite les effets, qui ne sont point du tout satisfaisans. Il faut qu'on nous pardonne quelqu'apparence de longueur; elle est nécessaire.

L'usage de tutoyer ceux qui nous entourent dans le premier âge, vient incontestablement des enfans. L'imitation naturelle les accoutume à ce langage, et les dispense d'en employer deux, l'un qui exprime le respect, l'autre qui prouve la familiarité et la confiance. Ils ignorent ce que c'est que le singulier et le pluriel; et on les exempte de l'embarras de celui-ci. Les premières mères qui s'en avisèrent, furent quelques femmes très-vaines, qui crurent se distinguer par une singularité aimable. Leur exemple fut suivi par une foule d'autres,

plus passionnées que vraiment tendres pour leurs enfans, et par quelques pères plus complaisans que sages. Elles rêvèrent que le secret d'être toujours aimés par ces êtres si chers, étoit trouvé, et que la familiarité établiroit la confiance (et n'amèneroit point l'indépendance et le mépris); que les enfans alloient être toujours contens, et les mères toujours embrassées et applaudies. Alors on ne prévoyoit pas l'avilissement où devoit tomber l'autorité paternelle; cette autorité que les mœurs entouroient de tant de respects, et que la nature rendoit si chère par l'exercice continuel des bienfaits. Elle fut attaquée dans les écrits vers le milieu du siècle, et ce fut par des philosophes. Les gens attentifs aux époques se souviennent que ce fut un des scandales qui firent condamner l'ouvrage de Toussaint, intitulé *les Mœurs*, qui précéda de très-peu d'années le déluge des gros volumes, l'inondation encyclopédique. Ce livre contenoit beaucoup de portraits un peu satiriques; et on ne manqua pas de dire que c'étoit ce qui lui avoit valu la flétrissure et le bûcher. Mais un des motifs que les magistrats énoncèrent, fut l'intérêt social, et la violation des droits les plus sacrés dans la personne des pères. Les passages cités ou indiqués par l'avocat-général sont si révoltans, qu'on doit en épar-

gner la répétition aux lecteurs : mais le résultat en est, « que la qualité de père est » un hasard, et ne donne pas un droit ; » que la foiblesse de l'enfant a seule donné » l'empire sur lui, et que cet empire cesse » avec la foiblesse. »

Cette doctrine une fois énoncée, n'a cessé d'être soutenue ; et nous le prouverions par une foule de passages détestables, si nous avions besoin d'exciter l'horreur, quand notre projet n'est que de ramener à la raison. Mais les *sages*, les *penseurs* sentirent qu'il falloit dissimuler ; et recourant à l'hypocrisie, le refuge éternel de leur philosophie, ils trompèrent l'autorité des pères et des mères, en séduisant leur tendresse. Le charme de l'enfance fut dépeint avec des couleurs enchanteresses, les défauts furent presque comptés pour rien. L'homme étoit NÉ BON : remarquez la force du mot, et souvenez-vous des conséquences qu'on en a tirées. Quelle mère se seroit figuré que son enfant n'étoit pas ce qu'est né l'homme ? Miss Hanna Moore, dont on traduit en ce moment l'ouvrage, auroit été fort mal reçue à dire *que l'inclination des enfans au mal est une vérité fondamentale* : Nous ne doutons pas même que cette Anglaise ne soit qualifiée encore d'atrabilaire. Quoi qu'il en soit, l'enfant étant NÉ BON,

s'il venoit à se corrompre, la faute en étoit à la société; le crime de la société étoit prouvé, et le champ étoit ouvert aux déclamations de ceux qui vouloient l'abattre (1). Nous ne les répéterons point; on sait où elles nous ont conduits.

---

(1) Aussi le fameux Genevois la renversoit-il; et quand il eut répété *que l'homme est bon, et que les hommes sont mauvais*, tout l'ouvrage des *hommes* civilisés, qui s'appeloit la société, se trouva détruit dans son rêve, et l'*homme* qui restoit n'étoit qu'un sauvage de la Californie ou des bords du lac Ontario. Il étoit très-conséquent, et, peut-être de bonne foi. Il prétendoit et croyoit même, comme tous les grands destructeurs, n'en vouloir qu'aux abus. L'esprit de ce redoutable raisonneur, qui abattoit par la dialectique ce qu'il attaquoit par l'enthousiasme, suivoit avec intrépidité ses systèmes, et en affrontoit sur le papier toutes les conséquences; mais son cœur auroit palpité d'effroi, s'il en eût envisagé les effets. Il étoit sans pitié tant que l'exécution n'étoit qu'idéale et que tout se terminoit à un vain bruit de phrases: mais il n'auroit pu se résoudre à voir couler une goutte de sang. D'autres, dès-lors, étoient moins humains; Diderot, par exemple, (s'il faut en croire l'épouvantable adage qu'on lui attribue, et qui a été cité trop souvent pour qu'il nous convienne ni de le répéter ni de l'oublier.) C'est J. J. Rousseau que vantent les hommes sensibles à l'éloquence; mais c'est Diderot que les furieux ont suivi.

Hobbes et Mandeville avoient donné dans l'excès contraire, en traçant leurs plans pour la restauration de l'ordre. Ils posoient pour principe et pour base, que l'homme est *né méchant*. La conséquence nécessaire, toute opposée à la leur, auroit dû être que la société est essentiellement mauvaise : car tel est absolument l'ouvrage d'un *être méchant*. Étrange abus du raisonnement ! fureur indéfinissable de s'égarer : quand les siècles nous ont transmis une doctrine, qui seule fonde et conserve et améliore la société ! Cette vraie doctrine est celle de la Religion ; et je ne balance pas à dire qu'elle est par conséquent la seule VRAIMENT POLITIQUE. S'il fut jamais reconnu que la vérité tient le milieu entre les systèmes, comme la vertu entre les excès, c'est un grand préjugé pour le principe qu'établit le christianisme ; car il se tient sagement entre le système de la bonté parfaite de l'homme, et celui de sa méchanceté positive. Il enseigne, à la vérité, que *les sens de l'homme sont portés au mal dès sa jeunesse*. (Les sens de l'homme, signifient ici ses pensées, ses inclinations : l'équivoque est dans le mot latin *sensus*.) Mais il ajoute que nous sommes *un être mélangé*, comme dit un ancien ; qu'il ne faut croire cet être ni absolument bon, pour n'être pas

réduit à l'approuver en tout, ni absolument mauvais, pour ne le pas désespérer ; que la nature en lui a été altérée, mais non pas détruite; que la beauté première et *l'image parfaite* de celui qui s'est empreint dans toutes ses œuvres a été obscurcie ; mais que quelques traits heureux et constitutifs ont résisté (1) ; que le désordre est dans les facultés ; mais que la bonté (c'est-à-dire, la compassion, la sociabilité, qui, par excellence, a obtenu ce nom, sans être la bonté complète et absolue) avoit été placée hors des atteintes *et au fond même de notre cœur, comme le propre caractère d'une nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.* Ainsi s'exprimoit, dans le siècle précédent, l'homme souverainement éloquent entre tous ceux qui le furent ; et l'on ne dira pas qu'il avilit l'espèce humaine.

Voilà l'enseignement le plus précieux qui pouvoit être transmis à la société. Nous voudrions avoir cent voix pour le publier : nous désirons que tous les pères et mères y soient attentifs ; car cette doctrine les rend à la fois et vigilans et tendres. Il y a dans le cœur de l'enfant d'heureux prin-

(1) *Extrema quædam lineamenta remanserunt.* St. Augustin.

cipes à conserver et à cultiver : voilà ce qui soutient leurs espérances, et anime leur tendresse. Mais il y a des germes vicieux ; *et les ronces*, dit Pope, *abondent dans ce champ fertile* : voilà ce qui sollicite le travail du père ou de l'instituteur. Or, ce travail ne peut se suivre sans quelqu'appui de l'autorité ; car l'enfant s'y refuse, et lui oppose ses ruses, son opiniâtreté, et des emportemens qui effraient la foiblesse des mères, et qui s'accroissent à mesure qu'on lui cède. L'autorité est donc nécessaire ; mais elle ne peut exister sans quelques formes qui l'expriment, et qui obtiennent l'obéissance. Ces formes sont celles du commandement, d'un côté (et la tendresse a toujours soin de l'adoucir) ; de l'autre, du respect et de l'obéissance ; et elle est toujours agréée par les bons parens. Le ton de la voix et l'expression du visage font d'abord presque tout, dans cette conversation, qui se passe pendant quelque temps de logique et de syntaxe. Mais enfin, on voit naître le langage, et ce langage ne peut être tout-à-fait celui de deux égaux. La tendre folie des parens condescend à le rendre tel : mais il faut que cette complaisance soit très-passagère ; qu'ils pensent que cette aimable ignorance des enfans, si elle n'a un terme, amènera bientôt, à la

suite de la familiarité, l'indépendance; et que de l'indépendance peuvent naître tous les maux. Qu'est-il besoin d'insister sur de telles observations? Ceux même qui les repoussent, n'osent les nier; ils ne veulent que s'en affranchir; et dévorant d'avance le fruit de l'espérance, qui leur semble trop tardive, ils prétendent jouir promptement et sans travail. On se hâte de traiter comme des amis des êtres qui ne conçoivent pas même l'amitié, et qui ne doivent être longtemps qu'un objet d'amour et de soins. Ah! lorsque dans une nation, la coutume de tous les temps a prescrit aux enfans des procédés respectueux, et que la langue établie, venant encore au secours de la coutume, dicte à ces mêmes enfans un langage particulier pour ceux qu'on honore, et qu'ils ne manqueront pas un jour d'exiger pour eux-mêmes; comment cette nation peut-elle abandonner, et le langage et la coutume, et les mœurs de ses ancêtres? C'est ce qu'elle a fait en adoptant un moment l'usage puéril et irréfléchi de se faire tutoyer par les enfans.

Mais, dit-on, la distinction des rangs et les droits de l'âge ne leur sont pas connus, l'usage du pluriel est bizarre en lui-même, et de plus il les gêne. Bizarre; je ne sais: la Harpe a prouvé qu'il ne

l'étoit pas tant, et qu'il a même procuré à notre langue des beautés très-particulières. Mais pourquoi imagine-t-on qu'il gêne les enfans? Croit-on qu'ils fassent l'objection tant répétée par les maîtres de grammaire révolutionnaire, que l'homme n'est pas double? Ils adoptent la phrase qu'on leur prescrit, et si on ne la leur fait adopter pour leurs parens, il faudra bien qu'ils s'en servent pour des personnes très-indifférentes, très-incommodes, mais envers qui la formule des égards respectueux est de devoir : dès-lors, revient la misérable objection de *l'homme qui n'est pas double*. La métaphysique des enfans (s'ils en avoient une) ne pourroit jamais s'en tirer. Mais heureusement ils n'en ont pas encore : le talent de décomposer et de définir les idées, ce talent qui donnera un jour tant d'exercice et de fatigue à leur esprit, qui le dirigera peut-être, et peut-être l'égarera, n'est pas développé en eux : la providence a pourvu à ce que, dans les premières années, l'instruction et l'imitation leur suffisent; et si l'instruction leur présente un double langage dans le double usage du *tu* et du *vous*, leur disposition à imiter leur fait adopter ces deux formes différentes. Il n'est pas rare d'observer sur les frontières de deux pays, des enfans qui

parlent deux langues, le français et l'allemand, le basque et l'espagnol.

Canusini more bilinguis : Hor. (1)

Telle est la réponse à la seule objection raisonnable en apparence sur le tutoiement.

La crainte de gêner les enfans en est le prétexte ; mais le motif secret est de ne se pas gêner soi-même. On veut changer en amusement et en délices la plus importante des fonctions, et qui demande une attention plus suivie, l'éducation ! La nature n'accorde rien qu'au travail ; il n'y a point de vrai succès facile ; le jeu prolongé ne produit que la vanité et la peine, et pour appliquer ici les principes de Fénelon lui-même, Dieu a tellement combiné pour l'homme la nécessité de la pénitence, que l'exercice s'en rencontre dans nos occupations les plus raisonnables et les plus douces.

Faites plier vos fils sous la règle. Réservez votre gaieté, et ne la laissez point éclater devant vos filles (2). Ce sont les conseils du livre où Fénelon puisoit tous les siens.

---

(1) Comme l'habitant de Canouse parle deux langues.

(2) *Filii tibi sunt.... Curva illos à pueritia. Filiæ tibi sunt.... Ne ostendas hilarem faciem tuam ad illas*, Eccl. 7.

Il mettoit son art à les rendre aimables, mais ses soins à les conserver. Qui les néglige, s'expose lui-même à celui de tous les mépris qu'il est le plus affreux de supporter, à celui de ses enfans ! Car on le rencontre sans cesse, et sans cesse on se souvient qu'on espéra l'amour et le respect. Malheureux parens ! Eh ! quel droit aviez-vous de l'espérer? Je le demande à tous ceux qui recueillent maintenant le fruit amer de leurs molles complaisances, de leur indiscrète familiarité, de cette égalité qu'ils appeloient le vœu de la nature, et qui ne le fut jamais : c'est absolument l'institution contraire à la sienne. L'état de famille est un contre-poids continuel de la foiblesse protégée et de la force protectrice. La force, à mesure que les ans s'écoulent, passe du père au fils, et la foiblesse revient de l'enfant au vieillard. Ne prétendez pas vainement changer cet ordre. Si on le suit, l'enfant sera aimé; car c'est là l'usage auquel la nature emploie la force du père : et le vieillard sera chéri et respecté; car ce doit être la moisson de ses vieux ans et la gloire de son fils. Cette moisson se recueilloit jadis : aujourd'hui elle semble détruite par les vents des opinions, et la contagion des mauvaises mœurs; et comme les parens tendres avec sagesse sont rares, les enfans attentifs avec respect

le sont davantage. O temps antiques ! ô sainteté de l'autorité paternelle et de l'amour filial ! notre siècle vous regrette, et tous les autres siècles nous entretiennent de votre souvenir (1). C'est celui des bonnes mœurs. Le respect de l'autorité domestique en fut le soutien chez tous les peuples : elle est comme la clef de la voûte sur laquelle porte tout l'édifice social. La voûte, dans notre siècle, a été ébranlée, et bientôt l'on n'a plus vu que des ruines. Ces vérités sont aussi anciennes que le monde : je le sais; et ce qui me désole, c'est qu'elles sont redevenues nouvelles, et qu'elles paroîtront austères et

(1) Qu'on parcoure tous les siècles, que l'on considère tous les peuples, que l'on choisisse l'histoire qu'on voudra, Grecque, Romaine, Chinoise; tout y retentit des préceptes, et offre l'exemple de ces véritables mœurs de la nature. Mais l'histoire sacrée est celle qui les fait entrer plus avant dans l'ame. Celle de la famille de Noé par exemple, ses deux fils qui apportent à reculons un manteau, pour dérober leur père endormi indécemment aux regards insultans de leur frère; le réveil du patriarche, les bénédictions et les malédictions qu'il prononce, et dont l'effet s'étendra dans les siècles : en un mot, tout ce récit admirable grave à jamais, dans la mémoire de l'enfant qui l'écoute, l'idée du respect qu'on rendoit à la dignité d'un père.

même étranges. Ceux qui les dédaignent se croient philosophes (1) : eh ! qui ne prétend pas l'être ? Mais je leur répondrai qu'ils ne savent pas même être des hommes. Ils s'imaginent qu'une telle éducation est triste, contraignante et chagrine, et se dissimulent que le plus souvent leur prétendue facilité amène la révolte, et que la continuité des caresses est payée d'ingratitude. Les expériences faites de la méthode religieuse de Fénelon répondent à tout. Il dut la facilité de ses succès à sa douceur, à sa grâce, à ce charme que la nature en quelque sorte avoit répandu sur sa personne ; mais il en dut la solidité au travail, à la sagesse qu'il n'avoit pas acquise sans effort.

Car, il ne faut pas croire que chez lui la grâce et la douceur dégénèrent en badinage et en mollesse. Il exige beaucoup de son élève, et le mène très-loin, en ménageant

(1) Pendant l'impression de ce discours, il nous est tombé dans les mains un ouvrage qui contient le passage suivant, très-analogue à nos idées :

« Le tutoiement des pères par les enfans, est » à la fois l'effet et la cause d'une révolution dans » les mœurs de la société domestique ; aussi a-t-il » précédé et annoncé cette époque de la révolution » dans nos lois politiques ; à laquelle le citoyen » tutoyoit même le magistrat.... »

ses forces. Il avance continuellement ; luttant avec prudence contre chaque obstacle ; mais en triomphant toujours, et abattant toute hauteur qui s'élève contre celle de la raison. Il maintenoit son autorité ; et c'est ce que je veux, dans la question présente, faire remarquer aux pères et aux mères qui abandonnent la leur, et détruisent le bonheur de leur famille par l'erreur de leur tendresse. Tôt ou tard disparoît cette douce confiance et cette égalité de deux êtres raisonnables, dont le tutoiement étoit le signe trompeur, et promettoit d'être l'éternel appui. Fénelon, dans son livre, n'imagine pas même de soupçonner que mad. de Beauvilliers se fera tutoyer par ses filles : ces puérilités qu'on a érigées en préceptes, étoient bien loin des mœurs de son temps ; mœurs graves et un peu sévères, qu'il songea à tempérer, mais non pas à détruire. Et lorsque dans la suite on lui confia l'enfant des rois, il sut concilier des formes plus augustes et plus solennelles encore, et le respect dû à l'héritier du trône, avec celui qui lui étoit dû à lui-même : toujours s'établissant dans la pleine liberté de la confiance, et toujours se tenant en-deçà de toute familiarité vaine, soit de sa part, soit de celle de cet élève qu'il falloit appeler *monseigneur*. Ces usages de cour ne

subjuguent point l'esprit du sage, qui sait s'y plier; et la prudence est toujours fertile en moyens. Elle lui donna ceux de fléchir ce jeune et fier naturel, déjà roidi par l'orgueil, et de prévaloir sur toutes les illusions qui entouroient l'héritier présomptif du royaume, le successeur d'un tel aïeul (1).

---

(1) En parcourant les souvenirs de toutes les éducations royales, je ne vois guères que Cyrus et Henri IV qui furent sauvés de l'influence mortelle des cours. La sagesse et la vertu du monarque ne préserve pas toujours son fils. Celui de Marc-Aurèle fut un monstre, celui de Théodose fut le foible Arcadius. Quelquefois la gloire du père opprime le génie du fils, et l'étonne au point de lui ôter tout ressort, tel paroît avoir été le grand dauphin, fils de Louis XIV; mais le duc de Bourgogne avoit reçu de la nature plus de vigueur, et cette vigueur auroit tourné toute entière en esprit de domination absolue, si Fénelon ne se fût emparé de son cœur. Tel autre maître, tel sage renommé, tel stoïcien bien sublime et bien roide, auroit vu ses maximes échouer contre le caractère de cet enfant.

Puisque j'ai nommé les stoïciens, je dirai avec franchise, qu'en considérant leurs éducations, et en général celles des plus fameux philosophes, je n'en ai trouvé presqu'aucune heureuse. J'en excepte Aristote, si c'est lui qui imprima un si grand mouvement au génie d'Alexandre. Chez les Romains et chez nous, rien de semblable. On a vu

Cet

Cet aïeul (il faut le confesser), avoit des intentions vertueuses; il étoit d'un grand secours pour faire respecter l'instituteur,

---

dans notre siècle, les éducations faites par Rousseau, Condillac et autres: on les a vues; et les raconter, paroîtroit médire de ces hommes célèbres. Mais il en est un fameux dans l'antiquité, et très-vanté parmi nous, dont je ne puis renoncer à faire justice, c'est Sénèque. Ses partisans vont se récrier, et invoquer la gloire du portique. Loin de vouloir l'offenser, c'est par estime pour les stoïciens mêmes, que l'effaçant de leur histoire, je réclame contre le charlatan de morale qu'on dit avoir été le criminel amant d'Agrippine, et qu'elle fit l'instituteur de son fils.

Les premières années de Néron furent louables, je le sais; mais pourquoi passa-t-il de la vertu à l'infamie de tous les vices? Qu'on en accuse Narcisse, le sénat, Agrippine, je ne les absous point; mais j'accuse sur-tout Sénèque, et je pense que les préceptes qui d'abord avoient si bien dirigé le prince, auroient continué à le soutenir, s'il avoit pu conserver son estime à celui dont il les avoit reçu. Cette estime tomba, et avec elle toute celle de la vertu. Le sophiste à phrases épigrammatiques et ampoulées, décrédita le prétendu sage. Ses voluptés et son faste démentirent les éloges de la pauvreté et des mœurs. La preuve que Néron avoit démêlé quel homme étoit caché sous ce manteau de philosophe, c'est qu'il le chargea de l'apologie de son parricide; et la preuve que Sénèque méritoit cet excès de mépris, c'est qu'il

mais il étoit un plus grand obstacle à ce que les maximes de cet instituteur persuadassent. Est-on impunément le petit-fils de Louis XIV? Le poison de sa gloire, qui avoit corrompu son règne, devoit naturellement infecter sa postérité; et déjà l'enfant en étoit attaqué. Il falloit que cet enfant arrivât à être désabusé de presque tout ce règne de miracles, et que Fénelon cependant sût lui faire respecter et chérir l'homme dont il devoit lui faire redouter l'exemple. Il y réussit. Le duc de Bourgogne fut pour Fénelon l'élève le plus docile, et pour son aïeul le plus respectueux des sujets : mais celui-ci averti, soit par des délations secrètes, soit par ces soupçons intérieurs qui tourmentent au sein de la fausse grandeur, se douta que la sienne étoit dénoncée, et qu'on préparoit pour la postérité un règne plus heureux que le sien.

---

composa cette apologie. Le malheur de la philosophie nouvelle a voulu que Diderot justifiât cette même apologie; puis on l'a justifié lui-même de l'avoir justifiée : ainsi la philosophie ne doute pas de son innocence, parce qu'elle est toujours certaine d'une apologie, même quand elle a fait celle du crime.

Nous croyons fermement que le petit-fils de Louis XIV, dans des mains pareilles à celles de Sénèque, seroit devenu détestable.

Alors Fénelon lui parut *un bel-esprit et un homme chimérique*. Bientôt il arriva à le croire un détracteur punissable. Il l'exila ; il l'effaça lui-même de la liste de la maison de son petit-fils. Fénelon fut ce que les courtisans appellent un homme perdu ; mais ses principes restèrent gravés dans le cœur de son élève ; et c'étoit tout ce qu'il vouloit préserver des coups de la fortune.

Il faut finir, même lorsqu'on parle de Fénelon. J'aurois encore beaucoup de choses à dire sur l'usage qu'il savoit faire de l'autorité du roi ; sur la dignité céleste, avec laquelle il savoit faire intervenir l'autorité plus grande, et presque la majesté de Dieu. Le jeune prince croyoit la voir se lever toute entière au-dessus de sa tête, et faire disparoître toute grandeur humaine. Mais ce n'est point la vie de Fénelon que j'ai entreprise ; j'entretiens les lecteurs de son premier ouvrage : et, à ce que j'en ait dit, j'ajouterai seulement qu'il continua toute sa vie à en recommander les préceptes ; que ce livre n'est que la substance et l'abrégé de toutes ses idées sur ce grand sujet ; et que plusieurs lettres qu'il écrivit dans la suite, et dont la plus importante se trouve jointe ici, sont de courts développemens de cet abrégé même, et n'en paroissent pas moins de petits ouvrages complets, de véritables chef-d'œuvres.

Mais je ne puis, en finissant, m'empêcher de remarquer la réflexion qui échappa à Louis XIV, lorsqu'il apprit la mort de l'instituteur de son petit-fils. Son cœur lui reprochoit l'éloignement où il l'avoit tenu depuis dix-sept ans; et l'on assure qu'il étoit revenu de ses préventions. *Il nous manque bien au besoin*, dit-il. Ne peut-on pas conjecturer que ce moment et *ce besoin* se rapportent au fils du duc de Bourgogne, à Louis XV, pour qui le monarque songeoit d'avance à nommer un précepteur? Il désigna Fleury, depuis cardinal, qui étoit né un an avant Fénelon, et qui lui a survécu vingt-huit années. Si ces vingt-huit ans avoient été donnés à Fénelon, si Louis XV eût été confié à celui qui avoit élevé son père....! Mais la Providence sévère avoit prononcé que le duc de Bourgogne, ni son instituteur, ne seroient pas remplacés. *Jovis autem perficiebatur consilium*, dit Homère.

LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

I.

CRAIGNEZ un Dieu vengeur, et tout ce qui le blesse ;
C'est là le premier pas qui mène à la sagesse.

II.

Ne plaisantez jamais ni de Dieu, ni des Saints :
Laissez ce vil plaisir aux jeunes libertins.

III.

Que votre piété soit sincère et solide :
Et qu'à tous vos discours la vérité préside.

IV.

Tenez votre parole inviolablement :
Mais ne la donnez pas inconsidérément.

V.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Poli, d'humeur égale ; et vous serez aimable.

VI.

Du pauvre qui vous doit n'augmentez point les maux :
Payez à l'ouvrier le prix de ses travaux.

VII.

Bon père, bon époux, bon maître sans foiblesse :
Honorez vos parens, sur-tout dans leur vieillesse.

VIII.

Du bien qu'on vous a fait soyez reconnoissant :
Montrez-vous généreux, humain et bienfaisant.

IX.

Donnez de bonne grâce : une belle manière
Ajoute un nouveau prix au présent qu'on veut faire.

X.

Rappelez rarement un service rendu :
Le bienfait qu'on reproche, est un bienfait perdu.

XI.

Ne publiez jamais les grâces que vous faites :
Il faut les mettre au rang des affaires secrètes.

XII.

Prêtez avec plaisir, mais avec jugement :
S'il faut récompenser, faites-le dignement.

XIII.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie :
N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

XIV.

Sans être familier, ayez un air aisé :
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.

XV.

A la Religion soyez toujours fidèle :
On ne sera jamais honnête homme sans elle.

XVI.

Détestez et l'impie et ses dogmes trompeurs :
Ils séduisent l'esprit, ils corrompent les mœurs.

XVII.

Ne rejetez pas moins tout principe hérétique :
C'est peu d'être chrétien si l'on n'est catholique.

XVIII.

Aimez le doux plaisir de faire des heureux :
Et soulagez sur-tout le pauvre vertueux.

XIX.

Soyez homme d'honneur, et ne trompez personne :
A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

XX.

Aimez à vous venger par beaucoup de bienfaits :
Parlez peu, pensez bien, et gardez vos secrets.

XXI.

Ne vous informez pas des affaires des autres :
Sans air mystérieux dissimulez les vôtres.

XXII.

N'ayez point de fierté : ne vous louez jamais,
Soyez humble et modeste au milieu des succès.

XXIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne :
Ne faites rejaillir vos peines sur personne.

XXIV.

Supportez les humeurs et les défauts d'autrui :
Soyez des malheureux le plus solide appui.

XXV.

Reprenez sans aigreur ; louez sans flatterie :
Ne méprisez personne, entendez raillerie.

qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière : combien voit-on de maîtres et de colléges ! combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles ; dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes ; la curiosité les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible et plus curieux que les hommes ; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter ; elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées : ainsi, elles peuvent se passer de certaines connoissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas ; elles sont faites pour des exercices modérés ; leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes. En revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse

naturelle des femmes ? plus elles sont foibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondemens de toute la vie humaine ? n'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui par conséquent décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par-là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'ame de toute une grande maison ; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes même qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations, établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles ; et qui est-ce qui peut les policer

avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfans, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guères moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever: ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes: sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du

genre humain, rachetées du sang de Jésus-Christ, et destinées à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde, quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent, et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'Etat causées par le dérèglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles; cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconvéniens des Éducations ordinaires.

L'IGNORANCE d'une fille est cause qu'elle s'ennuie et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime : tout ce qui est sérieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie, la fatigue ; la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge, qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parens ; elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins

que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains; elle ne travaillera donc que quelques heures du jour, parce qu'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle ? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute : elle a autour d'elle des femmes flatteuses, qui cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien : la piété lui paroît une occupation languissante et une règle ennemie de tous

les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle ? à rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides ; il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse, et la paresse qui est une langueur de l'ame, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite... Ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps ; au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste ; ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une

sensibilité pernicieuse pour les divertissemens et pour les spectacles ; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrète et insatiable.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre. Ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits, qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute avec ardeur vers les objets vains et dangereux ; celles qui ont de l'esprit, s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité ; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour

profane est mêlé ; elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans ; elles se gâtent même par-là pour le monde ; car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudroit vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, et se mêlent de décider sur la Religion, quoiqu'elles n'en soient pas capables. Mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités, en ont d'autres qui leur sont proportionnées; elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait; une chanson, une nouvelle, une intrigue; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feroient souvent garder le silence.

CHAPITRE III.

Quels sont les premiers fondemens de l'Education ?

POUR remédier à tous ces maux ! c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance : ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop ; mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savans ne sauroient parler

les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots, c'est encore, dit S. Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe ; il le fait tantôt en considérant les mouvemens naturels des corps qui touchent, ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images ; mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner et pour les attacher chacune à son objet ?

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfans cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les con-

traignent ; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent ; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux ; il ne savoit pas encore parler, et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardoit l'enfant qui tetoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoissent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi, vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore par les différens airs de votre visage, et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelqu'autre dérèglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein, pour leur représenter avec

admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes ; mais enfin, ces dispositions éloignées sont des commencemens qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfans, a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance, est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfans de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affoiblir, par de trop grands ébranlemens, leur cerveau encore tendre ; si, au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, et une idée affreuse du mal,

mal, cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir; on ne leur parle de la mort que pour les effrayer; on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible et timide, et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des alimens, et par un régime de vie simple; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin; qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'est surcharger l'estomac, pendant que la digestion n'est pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà

de son besoin, et qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, soutient l'appétit, après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes, en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patiens, fermes, gais et tranquilles; au lieu que si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardens et inquiets pour toute leur vie; leur sang se brûle, les habitudes se forment, le corps encore tendre, et l'ame qui n'a encore aucune pente vers

aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres, quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité, et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi, on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut: par-là on leur enseigne la finesse qu'ils n'oublient jamais; il faut les mener par la raison, autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours; pour leur esprit il ne sait rien, tout lui est nouveau: cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement,

et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément, et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointes à une grande chaleur, leur donnent un mouvement facile et continuel; de là vient cette agitation des enfans qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfans ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfans les gâte; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont il n'ont pas encore des connoissances distinctes; il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires, ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux ; ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir ; par-là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux, toutes les fois qu'on parloit en secret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent : ils s'imaginoient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux ; montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentifs

mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître : vous verrez un jour combien vos jugemens présens sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple, à la campagne ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est ; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'hommes. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font ; comment on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts et où l'on vend différentes marchandises. Il ne faut jamais être importuné

portuné de leurs demandes; ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez-y prendre plaisir ; par-là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'économie. Ces connoissances qui ne doivent être méprisées de personne, puisque tout le monde a besoin de ne pas se laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'IGNORANCE des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre; mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager; il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misé-

rable quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, et les rendre sensibles aux vraies bienséances; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foiblesses des gens qu'ils doivent respecter; car, outre qu'on ne doit pas espérer et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus, d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir, est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement, qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont, qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, et que rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection; enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions

pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules; car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentimens honnêtes; il est à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter qui est dans les enfans, produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu qui ne se contraignent guères devant eux. Mais Dieu a mis par cette pente dans les enfans de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent, sans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

CHAPITRE V.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les Enfans.

JE crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela ? et l'autre répondroit : Je le fais par telle raison. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement, j'ai tort. Après cela, la première personne peut louer

celle qui s'est ainsi accusée elle-même ; mais il faut que tout cela se fasse sans affectation : car les enfans sont bien plus pénétrans qu'on ne croit ; et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse de cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives : ainsi, il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises ; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y

demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou et que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs, elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent ineffaçables : de là vient que quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoiqu'éloignées, au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lorsqu'il étoit déjà desséché, et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : j'ai pris mon pli, je suis trop vieux pour changer, j'ai été nourri de cette façon; d'ailleurs, ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? les plus fortes inclinations ne sont-

elles pas celles qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions et les premières habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent : sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question ; et avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vîtres qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi, il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils

s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant, bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu,

vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par de petits esprits ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentimens des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode, leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais sur-tout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entr'eux a quelque chose de choquant, dites : la piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-mêmes pour n'y laisser rien voir que de

bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué, dès son enfance, la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts, aussi-bien que l'enfant les connoîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire, ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfans un esprit de critique et de malignité ; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cherchent qu'à la mépriser.

Evitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous

le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres : par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction ; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir : montrez-lui toujours l'utilité des choses que vous lui enseignez ; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paroît un travail abstrait, stérile et épineux. A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle

point dans les conversations, et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire ! Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour ; c'est pour vous former le jugement ; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais, sans une extrême nécessité, un air austère et impérieux,

qui fait trembler les enfans. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui gouvernent : car pour les enfans, ils ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux. Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations; au contraire, compatissez à leurs foiblesses. Quelquefois il en arrivera de cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes; mais il faut toujours commencer

par une conduite ouverte, gaie et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, et de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but; tout se tourneroit en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le sage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge assidument levée sur les enfans, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils, pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente; il condamne seulement ces parens foibles et inconsidérés, qui flattent les passions de leurs enfans, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure est que

les parens doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction : car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte ; mais encore une fois, il ne faut le faire, que quand on ne sauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie ; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison

raison et par amitié : vous perdrez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis : c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts, c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots et des choses qu'ils n'entendent point ; nulle liberté, nul enjouement ; toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers et de la musique, que les principales sciences, les maximes des vertus et la politesse des mœurs s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Egyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire ; tout cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connoisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins

retranchons-nous, dans la nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guères espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfans à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes : ils purgent; mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes : une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtimens, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords : par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait, pour éviter cette extrémité ; paroissez-lui en être affligé ; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier ; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation ; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne ; réservez cette honte publique pour servir de

dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et à qui l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires ; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il l'exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales, selon les besoins particuliers : les hommes, et sur-tout les enfans ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain : une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur. On peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfans qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes, qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connoître insensiblement les lettres ; après cela ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un

livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire : ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle ; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collége. Quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grâce et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfans savent déjà un peu lire, on peut leur faire un divertissement de former les lettres, et s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier ; si peu qu'on aide cette inclination, sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire : on peut même les exciter en leur promettant quelque

récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Écrivez-moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfans, qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissemens. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux?

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable; cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir; souffrons que les enfans interrompent quelquefois l'étude par de petites

petites saillies de divertissemens, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu ; promettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large ; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption, leur nuit beaucoup ; souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les momens. En même temps ôtons aux divertissemens des enfans tout ce qui peut les passionner trop : mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables ; tout cela doit être employé dans les divertissemens des enfans. Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouve-

ment ; ils sont contens, pourvu qu'ils changent souvent de place ; un volant ou une boule suffit. Ainsi, il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez d'eux-mêmes ; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps ; mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures ; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses, servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. C'est la sujétion et

l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de sa mère, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissemens, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie; la santé et l'innocence en sont les vraies sources: mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violens, perdent le goût des plaisirs modérés, et

s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes : on s'accoutume tellement aux choses du haut goût que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui et le dégoût ; sur-tout ils sont plus à craindre pour les enfans, qui résistent moins à ce qu'ils sentent et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples ; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertissemens pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disoit un Ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'ame, on est toujours dans une joie

douce et modérée : on n'a besoin ni de machines ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir ; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai ; les autres enlèvent l'ame en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage ; ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne. Ils sont toujours bienfaisans, au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'ame se gâte, aussi-bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'est de

les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus longtemps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaisirs, et de ne les point abandonner à eux-mêmes comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égaremens; les passions et la présomption les entraînent: mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse, et qui fructifie quelquefois quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent: au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, et

réveiller leur curiosité ; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolens. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions ; ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections ; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens, qui n'approfondissent guères, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien : au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éduca-

tions si difficiles sont traversées ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencemens.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout : on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge ; toutes les fautes de jugement leur sont permises et ont la grâce de l'ingénuité ; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris, à mesure qu'on l'a vu croître.

De toutes les qualités qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé : les grâces de l'enfance s'effacent; la vivacité s'éteint; la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des grâces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux; il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas

et de plaisirs proportionnés à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner : peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même ; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paroissiez le savoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère, dans son enfance, par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité de sa gouvernante n'avoient pu la préserver. Enfin, il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût ; on leur souffre quelques fantaisies, aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas

à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner, c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presqu'à toutes les choses qu'on voudra de lui; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfans qui naissent politiques, cachés, indifférens, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parens, que la tendresse rend crédules; ils font semblant de les aimer; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer; ils

paroissent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur : leur souplesse, qui cache une volonté âpre, qui paroît une véritable douceur, et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier, que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant, sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours. Le principal remède seroit de mettre les enfans, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond, avant que

de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté du cœur ; on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvemens les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant, que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé ; il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer

les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que leurs parens leur paroissent pleins d'une amitié sincère pour eux : car les enfans apprennent souvent de leurs parens mêmes à n'aimer rien. Enfin, je voudrois retrancher devant eux, à l'égard des amis, tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, et toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles, c'est celui de se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes. Elles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement ;

fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer; car la contradiction fortifieroit ces fantaisies: mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin en même temps de lui faire sentir, dans les occasions, l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît: ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtemens passés avec les circonstances les plus déraisonnables: dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs

semblables où vous avez été à son
Sur-tout montrez-lui, le plus sens
ment que vous pourrez, le grand
lange de bien et de mal qu'on tr
dans tout ce qu'on peut aimer et h
pour ralentir l'ardeur de ses am
et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfa
pour récompenses, des ajustemens
des friandises : c'est faire deux ma
le premier, de leur inspirer l'est
de ce qu'ils doivent mépriser, et
second, de vous ôter le moyen d'
blir d'autres récompenses qui facil
roient votre travail. Gardez-vous b
de les menacer de les faire étudi
ou de les assujétir à quelque règle.
faut faire le moins de règles qu
peut ; et lorsqu'on ne peut éviter d'
faire quelqu'une, il faut la faire pas
doucement, sans lui donner ce non
et montrant toujours quelque rais
de commodité pour faire une cho
dans un temps et dans un lieu plut
que dans un autre. On courroit risq

de décourager les enfans, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans sans les enivrer.

Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les foibles, et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu, comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfans par des jeux innocens et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présens qui seront des espèces de prix, comme des tableaux, ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

CHAPITRE VI.

De l'usage des Histoires pour les Enfans.

Les enfans aiment avec passion les contes ridicules ; on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant. Quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte et jolie ; mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes : donnez-les pour ce qu'elles sont ; montrez-en le but sérieux. Pour les fables payennes, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures et pleines d'absurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez

raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres; ainsi, laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfans en suspens, et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers, faites parler tous vos personnages : les enfans qui ont l'imagination vive, croiront les voir et les entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph; faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé; que Joseph parle lui-même; qu'il prenne plaisir, étant maître en Egypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge

pas trop de semblables récits ; qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense, quand il sera sage ; qu'on ne leur donne point l'air d'étude ; qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime, les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paroîtra désirer apprendre de lui son histoire : l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre ; laissez-le dire, sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la

meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfans, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises ; l'un sera Abraham, et l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de

la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance et de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans ; mais, en leur découvrant l'origine de la Religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la Religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique ; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires ; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu, qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir

et

et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature : à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire ; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du Ciel : C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le ; ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur, en forme de colombe ; vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions ; vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble, elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires. Quoiqu'elles semblent alonger l'instruction, elles l'abrégent beaucoup et lui ôtent la sécheresse des Caté-

chismes, où les mystères sont détachés des faits : aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorans, n'étoit point une méthode que ce Père eût seul introduite ; c'étoit la méthode et la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la Religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'ancien Testament, et Jésus-Christ régnant dans le nouveau ; c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent : mais aussi on sait véritablement la Religion quand on sait ce détail ; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'Evangile, sur l'Eglise, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses

décisions, et sur le fonds des vertus que le nom chrétien doit nous inspirer. Le Catéchisme historique, qui est un livre simple, court et bien plus clair que les Catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus : ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du Concile de Trente, avec cette circonstance que le Catéchisme du Concile est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées, le passage de la mer Rouge et le séjour du peuple au désert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, et buvoit d'une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeans. Peignez au naturel

les combats de Saül et de David ; n
trez celui-ci dès sa jeunesse,
armes et avec son habit de ber
vainqueur du fier géant Goliath. N
bliez pas la gloire et la sagesse de
lomon ; faites-le décider entre les d
femmes qui se disputent un enfa
mais montrez-le tombant du haut
cette sagesse, et se déshonorant
la mollesse, suite presque inévita
d'une trop grande prospérité.

Faites parler les Prophètes aux R
de la part de Dieu ; qu'ils lisent d
l'avenir comme dans un livre ; qu
paroissent humbles, austères, et so
frant de continuelles persécutions p
avoir dit la vérité. Mettez en sa pla
la première ruine de Jérusalem ; fai
voir le temple brûlé, et la ville sai
ruinée pour les péchés du peuple. F
contez la captivité de Babylone,
les Juifs pleuroient leur chère Sio
Avant leur retour, montrez en pa
sant les aventures délicieuses de Tob
et de Judith, d'Esther et de Danie

Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfans sur les différens caractères de ces Saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Esther, l'autre Judith; et cela exciteroit entr'eux une petite contention qui imprimeroit plus fortement dans leurs esprits ces histoires, et formeroit leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence; montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, et le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie; sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans; son baptême, sa retraite au désert et sa tentation;

la vocation de ses Apôtres ; la m
plication des pains ; la conversio
la pécheresse qui oignit les pied
Sauveur d'un parfum, les lava de
larmes, et les essuya avec ses che
Représentez encore la Samaritaine
truite, l'Aveugle-né guéri, La
ressuscité, Jésus-Christ qui entre tr
phant à Jérusalem. Faites-voir sa
sion ; peignez-le sortant du tomb
Ensuite il faut remarquer la fam
rité avec laquelle il fut quarante j
avec ses Disciples, jusqu'à ce qu'il
virent montant au ciel ; la descente
Saint-Esprit, la lapidation de sa
Etienne, la conversion de saint Pa
la vocation du centenier Corneille ;
voyages des Apôtres, et particuliè
ment de saint Paul, sont encore tr
agréables. Choisissez les plus merve
leuses des histoires des Martyrs,
quelque chose en gros de la vie céle
des premiers Chrétiens : mêlez-y
courage des jeunes Vierges, les pl
étonnantes austérités des Solitaires,

conversion des Empereurs et de l'Empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires, menagées discrètement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans, vive et tendre, toute une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées, et qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette histoire la main de Dieu toujours levée pour délivrer les Justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu, faisant tout en toutes choses, en menant secrètement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la Religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire

comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la Religion aux enfans, ce fonds d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais encore une fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées : il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs ; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable ? où sont les gouvernantes qui savent le faire ?

A cela je réponds que je ne le propose, qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfans, et qu'on leur inspire, autant qu'on pourra, cette méthode d'enseigner : chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire ; il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le négliger : car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frappera bien davantage leur imagination.

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des Enfans les premiers principes de la Religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner : non qu'il n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que, faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un ; ils savent qu'on l'enterre ; dites-leur : Ce mort

est-il dans le tombeau ? *Oui.* Il n'est donc pas en Paradis ? *Pardonnez-moi ; il y est.* Comment est-il dans le tombeau et dans le Paradis en même temps ? *C'est son ame qui est en Paradis ; c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son corps ? *Non.* L'ame n'est donc pas morte ? *Non, elle vivra toujours dans le Ciel.* Ajoutez : Et vous, voulez-vous être sauvée ? *Oui.* Mais qu'est-ce que se sauver ? *C'est que l'ame va en Paradis quand on est mort.* Et la mort, qu'est-ce ? *C'est que l'ame quitte le corps, et que le corps s'en va en poussière.*

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfans à répondre ainsi ; je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé ; le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une mai-

son, et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent; puis, faites-leur regarder le ciel, la terre, et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme; dites-leur: Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même? Non sans doute; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'Ecriture: frappez vivement leur imagination; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillans que les rayons du soleil, et plus perçans que les éclairs; faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre et

paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera; tâtez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Surtout ne lui dites rien de nouveau, sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ; il vous répondra, *oui*. Ajoutez : mais quoi! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en Paradis! *Oui*. Jusques-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire. Mais vous qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grâce, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grâce pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous

n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux: S'il faut mourir, je vous suivrai; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute; il renie trois fois Jésus-Christ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible: puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade qui ne sauroit marcher tout seul; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte comme une nourrice porte son enfant: par-là vous rendrez sensible le mystère de la grâce.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfans à parler de leur ame, et on fait bien: car ce langage qu'ils n'entendent point, ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de

l'ame, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire ? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie ? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair et sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoît que trop ; tout la porte à le flatter, à l'orner et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant, en qui la raison agit déjà : Est-ce votre ame qui mange ? S'il répond mal, ne le grondez point ; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps,

direz-vous, qui mange; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit ? sont-elles savantes ? *Non*, répondra l'enfant. Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort. Et l'ame, que fait-elle ? Elle raisonne; elle connoît tout le monde; elle aime certaines choses; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table ? *Oui.* Vous la connoissez donc ? *Oui.* Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise, vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre ? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu dans le ton de sa voix et dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-

connoît-elle ? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? Il rira encore. Continuez : Et la fenêtre est-elle bien sage ? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez ? *Non.* Pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit ? *Non, elle n'en a pas.* Elle n'est donc pas comme vous ; car vous la connoissez, et elle ne vous connoît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous la terre, ne serez-vous pas comme cette poupée ? *Oui.* Vous ne sentirez plus rien ? *Non.* Vous ne connoîtrez plus personne ? *Non.* Et votre ame sera dans le Ciel ? *Oui.* N'y verra-t-elle pas Dieu ? *Il est vrai.* Et l'ame de la poupée où est-elle à présent ? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, et par ces petits

tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'ame ce qui vient d'elle; pourvu que vous n'alliez pas indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais, outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs, Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfans en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut, sans les jeter dans une étude

qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir, selon la portée de leur esprit, ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, et que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'ame, est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant : dans l'un, il n'y a que le corps ; dans l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite, il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt, qu'ils se séparent seulement : ainsi, les parties du bois brûlé tombent en cendre ou s'envolent en fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de penser, ne périt jamais ; à plus forte raison notre ame qui connoît et qui pense, ne cessera jamais

d'être. Le corps peut mourir, c'est-à-dire, qu'il peut quitter l'ame et être de la cendre : mais l'ame vivra; car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfans ces connoissances, qui sont les fondemens de toute la Religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps et de l'ame; c'est d'accoutumer les enfans à mépriser l'un et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction qui nourrit l'ame et qui la fait croître; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la Religion sont

au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentimens, sans raisonner sur le corps et sur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leur corps et à le sacrifier, pour donner à l'ame le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux, ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur Empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coutume! Par exemple, celle du duel fondée sur une fausse règle d'honneur. Ce

n'étoit point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposoit sa vie, et que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit, sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare ? Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissans ; ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison, et par l'espérance du royaume du ciel.

Les Romains dont nous avons déjà parlé, et avant eux les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissoient leurs enfans dans le mépris

du faste et de la mollesse : ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire, à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédoient ; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge, fait voir que la grâce du baptême étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus sensibles, pour représenter aux enfans que notre corps est semblable aux bêtes, et que notre ame est semblable aux Anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval, et qui le conduit : dites que l'ame est à l'égard du corps,

ce que le cavalier est à l'égard
cheval. Finissez en concluant qu'i
ame est bien foible et bien malh
reuse, quand elle se laisse empoi
par son corps comme par un cheval f
gueux qui la jette dans un précipi
Faites encore remarquer que la bea
du corps est une fleur qui s'épano
le matin, et qui le soir est flétrie
foulée aux pieds; mais que l'ame
l'image de la beauté immortelle
Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ord
de choses d'autant plus excellente
qu'on ne peut les voir par les yeux gr
siers de la chair, comme on voit to
ce qui est ici-bas sujet au changeme
et à la corruption. Pour faire sentir a
enfans qu'il y a des choses très-réell
que les yeux et les oreilles ne peuve
apercevoir, il leur faut demander s'
n'est pas vrai qu'un tel est sage,
qu'un tel autre a beaucoup d'espri
Quand ils auront répondu *oui*, ajoutez
Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vou
vue? de quelle couleur est-elle? L'avez
vou

vous entendue ? fait-elle beaucoup de bruit ? L'avez-vous touchée ? est-elle froide ou chaude ? L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit ; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très-véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneroient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes ; et apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la Religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste, telle que St. Jean nous la représente : les larmes de tout œil essuyées ; plus de mort, plus de douleurs ni de cris ; les gémissemens s'enfuiront, les maux seront passés ; une joie éternelle sera sur la tête des Bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem, dont Dieu sera lui-même le soleil, pour y former des jours sans fin ; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera ; tout y sera or, perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles ; mais, après avoir frappé les enfans par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption; mais que l'ame s'envolera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on aplanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la

résurrection du Lazare, puis celle
la résurrection de Jésus-Christ, et
ses apparitions familières pendant q
rante jours devant tant de personn
Enfin, montrez qu'il ne peut être di
cile à celui qui a fait les hommes
les refaire. N'oubliez pas la compar
son du grain de blé qu'on sème da
la terre et qu'on fait pourrir, afin q
ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'ens
gner par mémoire cette morale a
enfans, comme on leur enseigne le c
téchisme; cette méthode n'aboutir
qu'à tourner la Religion en un langa
affecté, du moins en des formalités e
nuyeuses; aidez seulement leur espri
et mettez-les en chemin de trouver c
vérités dans leur propre fonds; ell
leur en seront plus propres et pl
agréables, elles s'imprimeront plus v
vement: profitez des ouvertures pou
leur faire développer ce qu'ils ne voien
encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien d

si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous; dans l'enfance, il peut tout. Les enfans se plaisent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus, par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuient; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la Religion comme une belle cérémonie, et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la Religion. On se moquera de la dévotion de quel-

que esprit simple ; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent : mais vous vous trompez, tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde, sont les plus grossiers sur celles de la Religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même et pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit ; ce mélange lui fera trouver toute la Religion, rassemblée dans sa tête : il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même,

que son ame est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite, il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison, qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son corps entraîne son ame contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier ; au lieu que son ame devroit gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la Religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Evangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion

la chair de Jésus-Christ ; il faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'Eglise, épouse du fils de Dieu et mère de tous les fidèles. C'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfans les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'Eglise, afin qu'elle conduise ses enfans dans la voie de la vérité. Sur-tout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piége de nouveauté, dont l'amour est si naturel à leur sexe ; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de Religion ; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline qui régnoit parmi les premiers chrétiens ; faites-les rougir de nos relâchemens ; faites-les soupirer après cette pureté évangélique : mais

éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Evangile et les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'Eglise ; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites, et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Evangile, la suite de tous les siècles où cette Eglise a conservé, parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui sont l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission, et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des Sacremens et dans la pratique de l'ancienne Eglise. Je

sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfans : je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps, et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe ; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux qu'une instruction solide : cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans de justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel pense être bien instruit qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi, ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Evangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Eglise ; il faut prémunir dis-

crètement les enfans contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'Eglise : on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses, et l'usage que les Saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne pas s'attacher à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Eglise les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus, n'est pas de critiquer sévèrement ces choses auxquelles un pieux motif a pu donner quelque cours ; mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce

silence suffira pour accoutumer d'ab
les enfans à concevoir le christianis
dans toute son intégrité, et dans to
sa perfection, sans y ajouter ces pra
ques. Dans la suite, vous pourrez
préparer doucement contre les disco
des Calvinistes; je crois que cette in
truction ne sera pas inutile, puisq
nous sommes mêlés tous les jours av
des personnes préoccupées de leurs se
timens, qui en parlent dans les co
versations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, m
à propos tels excès sur les images, s
l'invocation des Saints, sur la prièr
pour les morts, sur les indulgences
Mais voyons à quoi se réduit ce qu
l'Eglise enseigne sur le baptême, su
la confirmation, sur le sacrifice de l
messe, sur la pénitence, sur la con
fession, sur l'autorité des pasteurs
sur celle du Pape, qui est le premie
d'entr'eux par l'institution de Jésus-
Christ même, et du siége duquel on
ne peut se séparer sans quitter l'Eglise.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire ; ce que les Calvinistes nous accusent d'y ajouter, n'est point la doctrine catholique : c'est mettre un obstacle à leur réunion, que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent et que l'Eglise désavoue, comme si ces opinions faisoient partie de notre foi. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les Calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes ; ajoutez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau, sous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbes ont oublié la foiblesse humaine, et combien ils ont rendu la

Religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les Ecritures, sans se soumettre aux interprétations de l'Eglise. Représentez l'Ecriture sainte au milieu des fidèles, comme la règle souveraine de la foi. Nous ne reconnoissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'Eglise doit se soumettre à l'Ecriture; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'Eglise pour bien expliquer l'Ecriture. Ce n'est pas l'Eglise que nous préférons à l'Ecriture, mais l'explication de l'Ecriture, faite par toute l'Eglise, à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil et de la témérité à un particulier de craindre que l'Eglise ne se soit trompée dans sa décision, et de ne pas craindre de se tromper soi-même en décidant contre elle?

Inspirez encore aux enfans le désir de savoir les raisons de toutes les céré-

monies et de toutes les paroles qui composent l'office divin et l'administration des sacremens : montrez-leur les fonts-baptismaux ; qu'ils voient baptiser ; qu'ils considèrent le jeudi-saint comment on fait les saintes huiles, et le samedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez-leur le goût, non des sermons pleins d'ornemens vains et affectés, mais des discours sensés et édifians, comme des bons prônes et des homélies qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Evangile. Faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau et de touchant dans la simplicité de ces instructions, et inspirez-leur l'amour de la paroisse, où le pasteur parle avec bénédiction et avec autorité, si peu qu'il ait de talent et de vertu. Mais en même temps faites-leur aimer et respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'Eglise. Ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit ou de l'état des religieux ; montrez la sainteté de leur institut ;

l'utilité que la Religion en tire, et le nombre prodigieux de Chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagemens du siècle. Accoutumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort; à voir, sans se troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades même qui expirent, et des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit et de la piété, ne pouvoir penser à la mort sans frémir; d'autres pâlissent pour s'être trouvées au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser une salière : la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du paganisme; faites-en voir la vanité et le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage,

rage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable par-tout; par-tout elle a de méchans effets. Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraie que pour de grands sujets, encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est Chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'ame du christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Instructions sur le Décalogue, sur les Sacremens et sur la Prière.

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la Religion et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation; car cet engagement me mèneroit trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugemens et toutes les actions de la personne qu'on instruit sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant dans sa chair semblable à la

nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentimens et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ : cette comparaison deviendroit fatigante et indiscrète ; mais il faut accoutumer les enfans à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix ; s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique ; s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur s'est rassasié ; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables ; s'il témoigne quelque ressenti-

ment, hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux même qui le faisoient mourir; s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin, faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penseroit, et ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusemens et de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paroissoit tout d'un coup au milieu de nous, lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa loi? Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier quand l'heure secrète du jugement universel sera venue? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les élémens embrasés s'écoulant comme des fleuves de

feu, les fondemens de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous ces autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont réservés au feu? Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs; cette sentence prononcée à la face de toutes les nations et de tous les siècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône; enfin, cet étang de feu et de soufre, cette nuit et cette horreur éternelle, ce grincement de dents et cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des ames pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond

dre la messe, si on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ sacrifié pour nous, et de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur! Seigneur! n'entreront pas au royaume du Ciel; que si on n'entre dans les vrais sentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même, et d'horreur pour le monde, on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacremens: je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin: par-là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien, combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du

du baptême, pour montrer que les exemples et les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée : ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans le monde et agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire et les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde ; c'est ce spectacle de vanité auquel un Chrétien ne doit ouvrir ni son cœur, ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie, comme un religieux, qui, malgré ses vœux, quitteroit son cloître et son habit de pénitence pour

rentrer dans le siècle. Ajoutez com bien nous devons fouler aux pieds le mépris mal fondés, les railleries im pies et les violences même du monde puisque la confirmation nous rend sol dats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'évêque, direz-vous vous a frappé pour vous endurcir con tre les coups les plus violens de la persécution; il a fait sur vous une onc tion sacrée, afin de représenter les anciens qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait sur vous le signe de la croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. Nous ne sommes plus, conti nuerez-vous, dans le temps des persé cutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'Evan gile : mais le monde qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété; il lui tend des piéges pour

la faire tomber, il la décrie, il s'en moque; et il en rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, et où l'autorité souveraine appuie le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'eucharistie. Dans le baptême, il nous fait ses frères; dans l'eucharistie, il nous fait ses membres. Comme il s'étoit donné par l'incarnation à la nature humaine en général, il se donne par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation, à chaque fidèle en particulier. Tout est réel dans la suite de ses mystères; Jésus-Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise; mais c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est boire et manger son jugement que de manger la chair vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de

son esprit. Celui, dit-il lui-même, qui me mange, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu! Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres pour lier et pour délier les pécheurs selon leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et de sa patience. Pour le corps de J. C. qui est la vie, la force et la consolation des justes, il faut désirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours; mais, pour le remède des ames malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand; mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel et scandaleux du péché à la pénitence,

et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir et se corriger ; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ, ne seroient par notre indisposition que des paroles, mais des paroles funestes qui seroient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilége.

Faites lire aux enfans que vous élevez, les prières des agonisans, qui sont admirables ; montrez-leur ce que l'Eglise fait et ce qu'elle dit en donnant l'extrême-onction aux mourans : quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat ! Mais pour se rendre digne des grâces de la mort ; il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grâce

de Jésus-Christ ; qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal, en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature, et de Jésus-Christ avec son Eglise ! que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la Religion comme un héritage de génération en génération ! De là il faut conclure que le mariage est un état très-saint et très-pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité ; qu'il faut y être appelé ; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine ; qu'on doit seulement désirer d'y former des Saints.

Louez la sagesse infinie du Fils de Dieu qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous ins-

truire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes; pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'Eglise se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère : il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur; qui les écoute, écoute Jésus-Christ même : quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ pour expliquer les Ecritures, le St. Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les

faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes, et les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parens ou ses amis à ce redoutable ministère sans vocation, et par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière, fondée sur le besoin de la grâce, que nous avons déjà expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande sa grâce, non parce qu'il ignore notre besoin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin; ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère et de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté qu'il exige de nous. Cette

demande qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention et dans le désir ; car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, et souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très-utiles ; car elles excitent en nous les pensées et les sentimens qu'elles expriment, si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jésus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de savoir, par Jésus-Christ même, comment son père veut être prié ! Quelle force doit-il y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche ! Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander ! Après cela, montrez combien cette prière est simple et sublime, courte et pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le temps de la première confession des enfans est une chose qu'on ne peut

décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite, attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera ; donnez-lui-en beaucoup de confusion et de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, et qu'elle soit une source de grâces pour toutes les autres.

La première communion, au contraire, me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paroîtra plus docile et plus exempt de tout défaut considérable.

C'est parmi ces prémices de foi et d'amour de Dieu, que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les grâces de la communion. Elle doit être long-temps attendue, c'est-à-dire, qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre, en attendant les joies du Ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre la plus solennelle qu'on peut : qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que quand il y est préparé, on ne sauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grâce, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

CHAPITRE IX.

Remarques sur plusieurs défauts des Filles.

NOUS avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse, et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement, il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les complimens excessifs, les flatteries, les empressemens : tout cela les

gâte et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots ; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées ; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup ; cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes ; c'est

qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse : et comment ne l'estimeroient-elles pas, puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives et leurs connoissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés leur paroissent bons ; elles ne raisonnent guères pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte ; ce qui est encore une source d'humiliation. Le moyen de prévenir un si grand mal, est de ne les mettre jamais dans le besoin de la

finesse, et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère préoccupée de son directeur est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction ; et la fille le fait par politique contre son goût. Sur-tout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuse : car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parens, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens, le moyen de les en désabuser, est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence ;

comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans, est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur, par des exemples, comment on peut, sans tromperie, être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur: La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne,

sonné, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses !

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ; c'est ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer ! Au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie, on les devine tou-

jours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper ; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect ! Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on veut se cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font ; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quel-

que dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse; et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement : ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Désabusez-les des mauvaises subtilités, par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinemens que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent pour ainsi dire de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même; que c'est se jouer de Dieu, que de se jouer de la

vérité dans ses paroles ; qu'on doit les rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis et de vous en divertir, reprenez-les sévèrement ; et faites en sorte que tous les artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on les persuade que c'est être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La vanité de la beauté et des ajustemens.

MAIS ne craignez rien tant que la vanité des filles : elles naissent avec un désir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'hu-

meur changeante qui règne parmi nous, cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions et déréglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt, sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune ; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint - Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité se trouvant sans ressource, font

des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses : par-là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le bon naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour gaulois ridicules, tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont éblouis ; elle trouble, elle enivre l'ame ; on est plus sottement idolâtre de soi-même, que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme

et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé et sensible aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules; elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où la beauté se flétrit; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement.

Les

Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles, la noble simplicité qui paroît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes Grecques et Romaines; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris

pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique, il y auroit de l'extravagance à le vouloir; mais elles pourroient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage; elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées: les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même ; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce ; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement, que la véritable politesse et le bon goût ! aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider ; il n'y a qu'elles qu'on veuille en croire : ainsi, les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle ; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode, pour qu'elle ne doive plus y être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place et soit admirée. Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la mo-

destie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché : son corps travaillé d'une maladie contagieuse, est une source inépuisable de tentations à son ame. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre ame et celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties : quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle désir de plaire, convient-il à une ame chrétienne qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur

et du mépris des créatures ? Mais quand on cherche à plaire, que prétend-t-on ? n'est-ce pas exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter ? Si elles vont trop loin, ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites ? Et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison subtil et mortel, vous le versez sur tous les spectateurs : et vous vous croyez innocente ! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien dans l'intérieur des filles qui excède leur condition. Réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque

vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins et avec un air de doute et de déférence; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait tant qu'elle voudra de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grâce; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose: cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Instruction des Femmes sur leurs devoirs.

VENONS maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite : quels sont ses emplois ? Elle est chargée de l'éducation de ses enfans ; des garçons jusqu'à un certain âge ; des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement ; d'ordinaire même de faire les fermes et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc

borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe, c'est qu'elle ne connoît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel et le génie de chacun de ses enfans, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs ! Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance ! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute : une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la Religion, et avoir un esprit mûr, ferme,

appliqué et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors ? ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie. La plupart des femmes la négligent comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître-d'hôtel, ou à quelque femme de charge : sur-tout les femmes nourries dans

la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de cultures de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on mépriſe cette science de l'économie. Les anciens Grecs et Romains, si habiles et si polis, s'en instruisoient avec un grand soin: les plus grands esprits d'entr'eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérans ne dédaignoient pas de labourer, et de retourner à la charrue en sortant du

triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays, que pour le cultiver paisiblement? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont les fondemens de la vie humaine; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un Etat consistent, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est

une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : prenez garde que l'avarice gagne peu, et

qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher dans une vie frugale et laborieuse qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos; c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires. Faites pour la propreté comme pour l'économie, accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la pro-

preté, que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paroît presque rien; cependant elle iroit loin, si elle étoit exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté; c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non-seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement: car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se

briser lorsqu'on le mettra dans sa place, immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger, fait aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive; il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé; moquez-vous donc, devant les enfans, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une pro-

preté

preté simple et facile à pratiquer ; montrez-leur la meilleure manière de faire les choses : mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux ; le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre ; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de

son esprit, de ses sentimens et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses complimens importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon : quoiqu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelqu'instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suites des devoirs des Femmes.

Il y a la science de se faire servir, qui n'est pas petite. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion; il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité du sucre et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainsi, vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il y faut sans doute de l'autorité; car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne: mais comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jésus-Christ, et que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité: n'entrez pas en conversation avec eux; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins; qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil et de la compassion. Ne les reprenez point aigrement de leurs défauts; n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espèrerez qu'ils ne seront pas incorrigibles; faites-leur

entendre doucement raison ; et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang froid, que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable ; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que les valets ; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis ; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres ; que le service étant

établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut; que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'instructions et de bons exemples; qu'enfin, si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi*, gâte encore plus les maîtres; car cette facilité de se satisfaire en tout et de se livrer à ses désirs, ne fait qu'amollir l'ame, que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte : cette confiance les charmera, car la jeunesse ressent un plaisir incroyable, lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la

reine Marguerite. Cette princesse raconte, dans ses Mémoires, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie, fut de voir que la reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle étoit encore très-jeune, comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la reine et de son frère le duc d'Anjou pour le secret de l'Etat, elle qui n'avoit connu jusque-là que des jeux d'enfans. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son instruction ; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconvéniens où elle est tombée ; racontez-lui vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes, que vous avez faites dans votre jeunesse : par-là vous lui inspirerez la confiance, sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire et à écrire

correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent; ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant : au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à rendre leur caractère net et lisible. Il faudroit aussi qu'une fille sût la grammaire, pour sa langue naturelle. Il n'est pas question de la lui apprendre par règles comme les écoliers apprennent le latin en classe : accoutumez-les seulement sans affectation à ne point prendre un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, et d'une manière courte et précise : vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler sans aucune étude.

étude. On sait que dans l'ancienne Rome, la mère des Gracques contribua beaucoup, par une bonne éducation, à orner l'éloquence de ses enfans qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique; vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude à compter souvent, fait le bon ordre dans les maisons.

Il seroit bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage des cohéritiers; les principales règles du droit ou des

coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides; ce que c'est que propre, ce que c'est que communauté, ce que c'est que biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps, montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit; combien le droit lui-même, par la foiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses; combien la jurisprudence varie; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux et les subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers, pour

s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond, les oppositions des maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre, votre procès est gagné ; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction, et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin, remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix. Lorsqu'elles sont veuves, ou maîtresses de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvéniens, et de savoir les éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable, ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les faussetés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles, et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère; mais sur-tout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne. Tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des seigneurs, n'oubliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs, seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dîmes inféodées, droit de champart, lods et ventes, indemnités, amortissement et reconnoissances, papiers terriers et autres choses semblables. Ces connoissances sont très-nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions : c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans. Donnez-leur donc les histoires Grecques et Romaines; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beau-

tés ; mêlez celles des pays voisins, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit, et à élever l'ame à de grands sentimens, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol ; mais je ne vois rien de moins utile, que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse Espagnole ou Italienne, comme nos reines d'Autriche et de Médicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guères qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes ; il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin seroit bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'Eglise : il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'Office divin, où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du

discours, en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol, où règnent un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, et qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage des choses; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes précautions ; tous ces arts sont du même génie et du même goût. Pour la musique, on sait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes ; elle rend les ames molles et voluptueuses ; les tons languissans et passionnés ne font tant de plaisir, qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi, à Sparte, les magistrats brisoient tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop délicieuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes polices ; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques : à plus forte raison les Chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnés.

La poésie et la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des sentimens vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'Ecriture que les Hébreux chantoient, selon les apparences. Les cantiques ont été les premiers monumens qui ont conservé plus distinctement, avant l'Ecriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puissante parmi les peuples païens, pour élever l'ame au-dessus des sentimens vulgaires. L'Eglise a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfans que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts, que l'esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une poésie chrétienne, seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes; mais, dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est

guères sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille, qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer. La défense irriteroit la passion; il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter. La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien : d'ailleurs, elle a un privilége pour les femmes; sans elle, leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art; mais, dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels

ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connoissance des règles du dessin ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies est d'un mauvais goût : tout y est confus, sans dessin, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, et d'argent à ceux qui les achètent; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait la-dessus des règles à leur mode : qui voudroit contester, passeroit pour visionnaire. Elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par-là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété et d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que

tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guères de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré : ce qui auroit rendu heureux, n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations

qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusemens de la ville; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, et enfin le détail des autres occupations, d'affaires, ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer quand elle sera mariée. Si, au contraire, elle se détermine à se faire religieuse, sans y être poussée par ses parens, tournez

CHAPITRE XIII.

Des Gouvernantes.

JE prévois que ce plan d'éducation pourra passer dans l'esprit de beaucoup de gens pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une patience et un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre ? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre ? Mais je prie de considérer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que vont nos pensées, lorsque rien ne les arrête sur le papier :

papier : mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre ; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs, cet ouvrage ne suppose point un naturel accompli dans les enfans, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite : au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés ; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser en tout ou en partie ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite ; mais faut-il s'en étonner ? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation ? J'avoue qu'on peut faire et

qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propose ; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je me représente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puisqu'il mène droit où l'on veut aller : l'autre chemin, qui est celui de la crainte et d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paroisse, est trop long ; car on n'arrive presque jamais par-là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfans qu'on a conduits par ce chemin, sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie ; et après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions, leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avoit

point su leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfans, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagrémens bien plus fâcheux, et aplanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte et plus rude. Enfin, considérez que pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières que nous avons remarquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne point presser les enfans, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connoître, et de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir

qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante ; c'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre : ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil et d'abstrait ; quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois ; prenez la peine de le lire avec elle ; donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée ; ensuite, mettez-la dans la pratique ; et à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible ; mais si vous

êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel : d'ailleurs, vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultés là-dessus ; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnemens ; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage, pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfans sur les plus importantes maximes, tous faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre ; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très-utilement du catéchisme historique, dont nous avons déjà parlé ; faites que la gouvernante que vous formez le lise

plusieurs fois, et sur-tout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous, pour l'éprouver, avant que de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière, seroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs de ces usages; mais enfin, sur ce grand nombre, on trouveroit

toujours de quoi se dédommager, et on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leurs instituts, à élever des filles, pourroient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore; c'est celle de l'irrégularité des parens : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites et des exemples édifians. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-petit nombre de familles : on ne voit dans la plupart des maisons que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que division entre les maîtres. Quelle

affreuse école pour des enfans! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère? Souvent encore on voit des parens qui, comme dit St. Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics et à d'autres divertissemens, qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse; mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passionnées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, et leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela

ils

ils veulent encore que l'éducation réussisse ; et ils la regardent comme triste et austère, si elle ne souffre ce mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfans, sans vouloir en prendre la peine, ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires !

Finissons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte : son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires ; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin : elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit, elle se lève et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète de son travail, fruit de ses mains ; elle y plante une vigne. Elle

ceint ses reins de force, elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence ; elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits : elle a tissu une robe pour elle, le fin lin et la pourpre sont ses vêtemens. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtemens, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupations. Ses enfans se sont élevés et l'ont dit heureuse.

Son mari s'élève de même, et il la loue : plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; et qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres (*).

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un style si vif et si plein qu'on en est bientôt charmé, si on l'examine de près. Mais ce que je souhaite davantage qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes ; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer dans une femme riche et noble la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

(*) Prov. 31. 10.

AVIS

De monsieur de Fénélon, Archevêque de Cambrai, à une Dame de qualité, sur l'Education de mademoiselle sa fille.

PUISQUE vous le voulez, Madame; je vais vous proposer mes pensées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas, vous pourriez choisir quelque bon couvent où l'éducation des pensionnaires seroit exacte. Mais puisque vous n'avez qu'une fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre

et chrétienne découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très-rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvens le soin d'élever leurs filles, parce que souvent elles manquent des lumières nécessaires pour les instruire ; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression ; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti, par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, madame : vous ne songez qu'à servir Dieu ; la Religion est le premier de vos soins, et vous n'inspirerez à mademoiselle votre fille que ce qu'elle vous verra pratiquer : ainsi, je vous excepte de la règle commune, et je vous préfère pour son éducation à tous les couvens. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnerez à mademoiselle votre fille auprès

de vous. Si un couvent n'est pas régulier, elle y verra la vanité en honneur ; ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement, et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle, qu'on regarde de loin avec admiration, et qui en exagère tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes et les amertumes. Le monde n'éblouit jamais tant, que quand on le voit de loin sans l'avoir jamais vu de près, et sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi, je craindrois un couvent mondain encore plus que le monde même. Si au contraire un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle : c'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujours ; mais si cette fille sort de ce couvent, et passe à un certain âge dans la maison paternelle, où

le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise, et que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, et en qui la vertu n'a pas encore jeté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du couvent comme une personne qu'on auroit nourrie dans les ténèbres d'une profondes caverne, et qu'on feroit tout d'un coup passer au grand jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu, et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons couvens; mais je

compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que mademoiselle votre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez choisir. Mais il y a peu de mères à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation auroit de grands périls, si vous n'aviez pris le soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de mademoiselle votre fille. Vos occupations domestiques et le commerce de bienséance au dehors ne vous permettent pas d'avoir toujours cet enfant sous vos yeux. Il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible; mais vous ne sauriez la mener partout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours, que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes qui n'ont eu d'ordinaire elles-

mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entr'elles, en présence d'un enfant qui observera tout, et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses. L'enfant entendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal-à-propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions fausses ou superstitieuses et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs, ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue que l'éducation des plus médiocres couvens seroit meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté les cas d'une absolue nécessité, et que

croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait. Elle se flatte de savoir tout; elle décide; elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de Religion. De là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la Religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la pratique, sans se permettre jamais

d'en raisonner. Il faut qu'elle n'écoute que l'Eglise, qu'elle ne se prévienne pour aucun prédicateur contredit ou suspect de nouveauté. Son directeur doit être un homme ouvertement déclaré contre tout ce qui s'appelle parti. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témérairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente et pernicieuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres défendus, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même, et à craindre les piéges de la curiosité et de la présomption; qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugemens les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître-d'hôtel,

que des disputes des théologiens sur la grâce. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison et qui l'accoutumera à se passer du commerce du monde, mais ne la laissez point raisonner sur la théologie au grand péril de sa foi. Tout est perdu si elle s'entête du bel esprit, et si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte (*) file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit; elle ne dispute point contre l'Eglise.

Je ne doute nullement, madame, que vous ne sachiez bien placer dans les occasions naturelles quelques réflexions sur l'indécence et sur les dérèglemens qui se trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je

(*) Prov. chap. 31.

souhaiterois que les femmes d'un mérite approuvé dans le monde, qui sont de vos amies, parlassent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paroître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes, et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de Religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impression que tous les discours que vous feriez seule et directement.

Pour les habits, je voudrois que vous tâchassiez d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeroient mieux une simplicité austère, qui marqueroit une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insi-

pide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien ni en mal. Soyez assez bien, direz-vous à mademoiselle votre fille, pour ne point vous faire critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée; mais qu'il ne paroisse dans votre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste : par-là vous paroîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits; vous vous en servirez, et vous n'en serez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne, que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissan-

naissance et enrichies à la hâte par des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée ; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondemens de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelques grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout, ne se donnent aucune borne dans l'usage du superflu, pendant qu'ils refusent cruellement le nécessaire aux autres. Si vous teniez mademoiselle votre fille dans un état trop inférieur à celui des autres personnes de son âge et de sa condition, vous courriez risque de

l'éloigner de vous ; elle pourroit se p
sionner pour ce qu'elle ne pourroit
avoir, et qu'elle admireroit de loin
autrui ; elle seroit tentée de croire c
vous êtes trop sévère et trop rigoureu
il lui tarderoit peut-être de se v
maîtresse de sa conduite, pour se
ter sans mesure dans la vanité. V
la retiendrez beaucoup mieux en
proposant un juste milieu, qui s
approuvé des personnes sages et e
mables. Il lui paroîtra que vous vou
qu'elle ait tout ce qui convient à
bienséance, que vous ne tombez d
aucune économie sordide, que v
avez même pour elle toutes les co
plaisances permises, et que vous vou
seulement la garantir des excès
personnes dont la vanité ne con
point de bornes. Ce qui est essenti
est de ne vous relâcher jamais sur
cune des immodesties qui sont in
gnes du christianisme. Vous pou
vous servir des raisons de bienséa
et d'intérêt, pour aider et pour

tenir la Religion en ce point. Une jeune fille hasarde tout pour le repos de sa vie, si elle épouse un homme vain, léger et déréglé. Donc il lui est capital de se mettre à portée d'en trouver un sage, réglé, d'un esprit solide et propre à réussir dans les emplois. Pour trouver un tel homme, il faut être modeste, et ne laisser voir en soi rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme sage et discret qui voudra une femme vaine, et dont la vertu paroît ambiguë, à en juger par son extérieur ?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile ; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente ; accoutumez-la à se réjouir endeçà du péché et à mettre son plaisir loin des divertissemens contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point, et des amusemens à certaines heures, qui ne la dégoûtent

jamais des occupations sérieuses reste de la journée. Tâchez de lui fa goûter Dieu ; ne souffrez pas qu'e ne le regarde que comme un juge pu sant et inexorable, qui veille sans ce pour nous censurer et pour nous co traindre en toute occasion. Faites-voir combien il est doux, combien se proportionne à nos besoins et a pi de nos foiblesses, familiarisez-la av lui comme avec un père tendre et co patissant. Ne lui laissez point regar l'oraison comme une oisiveté ennuyeu et comme une gêne d'esprit, où l' se met pendant que l'imagination échi pée s'égare. Faites-lui entendre qu s'agit de rentrer souvent au dedans soi pour y trouver Dieu, parce que s règne est au dedans de nous. Il s'a de parler simplement à Dieu à toi heure, pour lui avouer nos faute pour lui représenter nos besoins, pour prendre avec lui les mesures n cessaires par rapport à la correction nos défauts. Il s'agit d'écouter Di

dans le silence intérieur, en disant ; *J'écouterai ce que le Seigneur dit au dedans de moi.* Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, et de faire gaiement toutes choses grandes ou petites pour son amour. Il s'agit de renouveler cette présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient, dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions, et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu ; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une ame toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre fille entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies

d'imagination, ni de sentimens dél
cieux que Dieu donne et qu'il ô
comme il lui plaît. Quand on ne co
noît point d'autre oraison que celle q
consiste dans toutes ces choses si se
sibles et si propres à nous flatter int
rieurement, on se décourage bientôt
car une telle oraison tarit, et on cro
alors avoir tout perdu. Mais dites-l
que l'oraison ressemble à une socié
simple, familière et tendre, ou, po
mieux dire, qu'elle est cette société
même. Accoutumez-la à épancher so
cœur devant Dieu, à se servir de to
pour l'entretenir, et à lui parler av
confiance, comme on parle libreme
et sans réserve à une personne qu'o
aime, et dont on est sûr d'être ain
du fond du cœur. La plupart des pe
sonnes qui se bornent à une certai
oraison contrainte, sont avec Die
comme on est avec les personnes qu'o
respecte, qu'on voit rarement par pu
formalité, sans les aimer et sans êt
aimé d'elles; tout s'y passe en cér

monies et en complimens : on s'y gêne, on s'y ennuie, on a impatience de sortir. Au contraire, les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis : on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle ; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur ; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout, on l'écoute sur tout ; on repasse ses commandemens, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie ; c'est une conversation libre, de vraie amitié : alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce. On s'humilie

sans se décourager, on a une vraie c
fiance en Dieu, avec une entière
fiance de soi; on ne s'oublie jam
pour la correction de ses fautes, m
on s'oublie pour n'écouter jamais
conseils flatteurs de l'amour-propre.
vous mettez dans le cœur de ma
moiselle votre fille cette piété sim
et nourrie par le fond, elle fera
grands progrès. Je souhaite, etc.

FABL

FABLES CHOISIES

Parmi celles de FÉNÉLON.

FABLE PREMIÈRE.

Histoire de Florise.

UNE Paysanne connoissoit dans son voisinage une Fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La Fée prit d'abord l'enfant entre ses bras, et dit à la mère : choisissez ; elle sera, si vous voulez, belle comme le jour, d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, et reine d'un grand royaume, mais malheureuse ; ou bien elle sera laide et paysanne comme vous, mais contente dans sa condition. La paysanne choisit d'abord, pour cet enfant, la beauté et l'esprit avec une couronne, au hasard de quel-

que malheur. Voilà la petite fille, d
la beauté commence déjà à effacer to
celles qu'on avoit jamais vues. Son
prit étoit doux, poli, insinuant :
apprenoit tout ce qu'on vouloit lui
prendre, et le savoit bientôt mi
que ceux qui le lui avoient appris. I
dansoit sur l'herbe les jours de
avec plus de grâces que toutes ses c
pagnes. Sa voix étoit plus touch
qu'aucun instrument de musique,
elle faisoit elle-même les chan
qu'elle chantoit. D'abord elle ne sa
point qu'elle étoit belle ; mais en jou
avec ses compagnes sur le bord d'
claire fontaine, elle se vit, elle ren
qua combien elle étoit différente
autres, elle s'admira. Tout le pa
qui accouroit en foule pour la voir,
fit encore plus connoître ses charm
Sa mère, qui comptoit sur les pré
tions de la Fée, la regardoit déjà com
une reine, et la gâtoit par ses c
plaisances. La jeune fille ne vou
ni filer, ni coudre, ni garder les m

tons : elle s'amusoit à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter, et à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puissant ; et il n'avoit qu'un fils nommé Rosimond, qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une Fée lui avoit assuré qu'il trouveroit une paysanne plus belle et plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui n'avoient qu'une médiocre beauté, et on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphithéâtre, où le

roi et son fils les pouvoient regar
toutes à la fois. Florise parut d'abord
milieu de toutes les autres, ce qu'
belle anémone paroîtroit parmi
soucis, ou ce qu'un oranger fleuri
roîtroit au milieu des buissons sauvag
le roi s'écria qu'elle méritoit sa c
ronne. Rosimond se crut heureux
posséder Florise. On lui ôta ses hal
de village; on lui en donna qui étoi
tout brodés d'or. En un instant, e
se vit couverte de perles et de diama
Un grand nombre de dames étoi
occupées à la servir. On ne songe
qu'à deviner ce qui pouvoit lui plai
pour le lui donner avant qu'elle eû
peine de le demander. Elle étoit lo
dans un magnifique appartement
palais, qui n'avoit, au lieu de tapi
ries, que de grandes glaces de mi
de toute la hauteur des chambres
des cabinets, afin qu'elle eût le pla
de voir sa beauté multipliée de t
côtés, et que le prince pût l'admi
en quelqu'endroit qu'il jetât les ye

Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle; et comme le roi son père mourut bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état. La reine, mère du nouveau roi, nommée Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne et cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, et elle ressembloit à une Furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, et l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât : elle craignoit aussi son esprit, elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysanne, et vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière, comme si elle étoit née dans la place où elle

est. Quand le roi votre père voulut
marier, il me préféra à toute autr
parce que j'étois la fille d'un roi é
à lui. C'est ainsi que vous deviez fai
Renvoyez cette petite bergère da
son village, et songez à quelque jeu
princesse dont la naissance vous co
vienne. Rosimond résistoit à sa mèr
mais Gronipote enleva un jour
billet que Florise écrivoit au roi,
le donna à un jeune homme de
cour, qu'elle obligea d'aller porter
billet au roi, comme si Florise
avoit témoigné toute l'amitié qu'elle
devoit avoir que pour le roi se
Rosimond, aveuglé par sa jalousie,
par les conseils malins que lui don
sa mère, fit enfermer Florise pour to
sa vie, dans une haute tour bâtie
la pointe d'un rocher qui s'élevoit da
la mer. Là, elle pleuroit nuit et jo
ne sachant par quelle injustice le
qui l'avoit tant aimée, la traitoit
indignement. Il ne lui étoit permis
voir qu'une vieille femme, à

Gronipote l'avoit confiée, et qui lui insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane, et de tous ses plaisirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle étoit accablée de douleur, et qu'elle déploroit l'aveuglement de sa mère, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle et reine malheureuse, que bergère laide et contente dans son état; la vieille qui la traitoit si mal, vint lui dire que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, et qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau envoyé par les ordres du roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais; mais c'étoit la Fée qui avoit prédit les mal-

heurs de Florise à sa naissance, et q
avoit pris la figure de cette dame de
reine-mère. Elle parla à Florise
particulier, en faisant retirer tout
monde. Voulez-vous, lui dit-elle, r
noncer à la beauté qui vous a été
funeste ? Voulez-vous quitter le tit
de reine, reprendre vos anciens habit
et retourner dans votre village ? Flori
fut ravie d'accepter cette offre. La F
lui appliqua sur le visage un masq
enchanté : aussitôt les traits de s
visage devinrent grossiers, et perdire
toute leur proportion : elle devint aus
laide qu'elle avoit été belle et agréabl
En cet état, elle n'étoit plus reco
noissable, et elle passa sans peine a
travers de tous ceux qui étoient ven
là pour être témoins de son supplice
elle suivit la Fée, et repassa avec el
dans son pays. On eut beau cherch
Florise, on ne la put trouver en aucu
endroit de la tour. On alla en porte
la nouvelle au roi et à Gromipote, q
a firent encore chercher inutilemer

par tout le royaume. La Fée l'avoit rendue à sa mère, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre, et inconnue dans son village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ses aventures et déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons qui faisoient pleurer tout le monde : elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, et elle en pleuroit comme les autres ; mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, et ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

FABLE II.

Les deux Renards.

Deux Renards entrèrent la
par surprise dans un poulailler.
étranglèrent le coq, les poules et
poulets; après ce carnage, ils apa
rent leur faim. L'un, qui étoit je
et ardent vouloit tout dévorer, l'aut
qui étoit vieux et avare, vouloit gar
quelque provision pour l'avenir.
vieux disoit : mon enfant, l'expérie
m'a rendu sage. J'ai vu bien des cho
depuis que je suis au monde. Ne m
geons pas tout notre bien en un s
jour; nous avons fait fortune; c'
un trésor que nous avons trouvé
faut le ménager. Le jeune répondi
je veux tout manger pendant que
suis, et me rassasier pour huit jou
car pour ce qui est de revenir ic
chansons, il n'y fera pas bon demai

le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits, et de vivre d'économie, va le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître. Ainsi chaque âge a ses défauts. Les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

FABLE III.

Le Loup et le jeune Mouton.

Des Moutons étoient en sûreté dans leur parc : les chiens dormoient ; et le Berger à l'ombre d'un grand ormeau jouoit de la flûte avec d'autres Bergers voisins. Un Loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnoître l'état

du troupeau. Un jeune Mouton sa
expérience, et qui n'avoit jamais ri
vu, entra en conversation avec l
Que venez-vous chercher ici, dit-il
glouton ? l'herbe tendre et fleurie, l
répondit le Loup. Vous savez que ri
n'est plus doux que de paître dans u
verte prairie émaillée de fleurs, po
apaiser sa faim, et d'aller étancher
soif dans un clair ruisseau : j'ai trou
ici l'un et l'autre. Que faut-il davar
tage ? J'aime la philosophie qui enseign
à se contenter de peu. Il est donc vra
répartit le jeune Mouton, que vous n
mangez point la chair des animaux,
qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cel
est, vivons comme frères et paisson
ensemble. Aussitôt le Mouton sort d
parc dans la prairie, où le sobre phi
losophe le mit en pièces et l'avala
Défiez-vous des belles paroles des gen
qui se vantent d'être vertueux. Juge
par leurs actions, et non par leur
discours.

FABLE IV.

Le Chat et les Lapins.

UN Chat, qui faisoit le modeste, étoit entré dans une garenne peuplée de Lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avoient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation : qu'en qualité de philosophe, il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples et crédules retournèrent dire à leurs frères, que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste, et par sa

majestueuse fourrure, étoit un philos
phe, sobre, désintéressé, pacifiqu
qui vouloit seulement rechercher
sagesse de pays en pays; qu'il ven
de beaucoup d'autres lieux, où il av
vu de grandes merveilles; qu'il y aur
bien du plaisir à l'entendre, et qu
n'avoit garde de croquer les Lapin
puisqu'il croyoit en bon bramin
métempsycose, et ne mangeoit d'auc
aliment qui eût eu vie. Ce beau di
cours toucha l'assemblée. En vain, u
vieux Lapin rusé, qui étoit le docte
de la troupe, représenta combien
grave philosophe lui étoit suspect
malgré lui on va saluer le bramin, q
étrangla du premier salut sept ou hu
de ces pauvres gens. Les autres reg
gnent leurs trous, bien effrayés et bie
honteux de leur faute. Alors dom Mit
revient à l'entrée du terrier, protestan
d'un ton plein de cordialité, qu'
n'avoit fait ce meurtre que malgré lui
pour son pressant besoin; que désor
mais il vivroit d'autres animaux, e

feroit avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les Lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un Lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un Berger voisin, qui aimoit à prendre dans un lac de ces Lapins nourris de génièvre. Le Berger, irrité contre ce Chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier, avec un arc et des flèches : il aperçoit le Chat qui n'étoit attentif qu'à sa proie ; il le perce d'une de ses flèches, et le Chat expirant, dit ces dernières paroles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne : on est haï, craint ; et on est enfin attrapé par ses propres finesses.

FABLE V.

Les deux Souris.

UNE Souris, ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause de Mitis et de Rodilardus, qui faisoient grand carnage de la nation souriquoise, appela sa commère, qui étoit dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres que je rongeois ces jours passés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là, les sages croient que l'ame d'une souris a été autrefois l'ame d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame, ou de quelque grand

pendiar.

pendiar. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle *Métempsycose*. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des hôpitaux de souris, qu'on met en pension, et qu'on nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, et où l'on fait justice à notre mérite. La commère lui répondit : Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas de chats qui entrent dans ces hôpitaux ! Si cela étoit, ils feroient en peu de temps bien des métempsycoses : un coup de dent ou de griffe feroit un roi, ou un fakir ; merveille dont nous nous passerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première : l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides qui sont à part. Sur cette conversation, nos deux Souris partent ensemble : elles s'embarquent dans un vaisseau qui alloit faire un

voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part ; elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuse ; elles arrivèrent à Surate, non pour amasser des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les Indois. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux Souris, qu'elles y prétendoient les premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin sur la côte de Malabar ; l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle dame du même pays avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les Souris Indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux Franguis, qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau

aller loin pour éviter le péril : si on n'est modeste et sensé, on va chercher le malheur bien loin : autant vaudroit-il le trouver chez soi.

FABLE VI.

Le Singe.

Un vieux Singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition : elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par-là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai long-temps imités.

Etant singe, je faisois des gestes comme eux; et étant Perroquet je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du Singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'accepta. Il fit ses délices, elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, et discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joignoit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuoit sa tête ridiculement. Il faisoit craquer son bec; il agitoit ses ailes de cent façons, et faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son Perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce Perroquet gâté devint bavard, importun et fou.

Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guères aux demandes des mauvais plaisans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci, qu'il iroit dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur, ennuyeux et importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho, ho, je te reconnois, tu n'es qu'un composé du Singe et du Perroquet, que j'ai vu

autrefois. Qui t'ôteroit tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli Singe et d'un bon Perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. O ! combien d'hommes dans le monde avec des gestes façonnés, un petit caquet, et un air capable, n'ont ni sens ni conduite.

FABLE VII.

Les deux Lionceaux.

Deux Lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt : ils étoient de même âge, de même taille, de mêmes forces. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du grand Mogol : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la cour, où il vivoit dans les délices. On lui donnoit chaque jour une gaselle à manger : il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit soin de le faire

coucher mollement. Un eunuque blanc avoit soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il étoit apprivoisé, le roi même le caressoit souvent. Il étoit gras, poli, de bonne mine et magnifique ; car il portoit un collier d'or, et on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles et de diamans. Il méprisoit tous les autres lions qui étoient dans les loges voisines, moins belles que la sienne, et qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur : il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitoit si honorablement. La cour où il brilloit lui donna le goût de l'ambition : il s'imaginoit qu'il auroit été un héros, s'il eût habité les forêts. Un jour, comme on ne l'attachoit plus à sa chaîne, il s'enfuit du palais et retourna dans le pays où il avoit été nourri. Alors, le roi de toute la nation lionne venoit de mourir, et avoit assemblé les états pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de préten-

dans, il y en avoit un qui effaçoit tous les autres par sa fierté et par son audace : c'étoit cet autre Lionceau, qui n'avoit point quitté les déserts. Pendant que son compagnon avoit fait fortune à la cour, le solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim, il étoit accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands périls, et par des carnages. Il déchiroit et troupeaux et bergers : il étoit maigre, hérissé, hideux : le feu et le sang sortoient de ses yeux. Il étoit léger, nerveux, accoutumé à grimper et à s'élancer, intrépide contre les épieux et les dards. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat, pour décider qui règneroit : mais une vieille Lionne, sage et expérimentée, dont toute la république respectoit les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la cour. Bien des gens murmuroient, disant qu'elle vouloit qu'on préférât un personnage vain et voluptueux, à un guerrier

guerrier qui avoit appris dans la fatigue, et dans les périls à soutenir les grandes affaires. Cependant l'autorité de la vieille Lionne prévalut : on mit sur le trône le Lion de la cour. D'abord il s'amollit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usoit de souplesse et de ruse pour cacher sa cruauté et sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille Lionne dit : Il est temps de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être roi : mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse et par la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre, qui a mérité la royauté par sa patience et par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Aussitôt on les mit dans un champ clos, où les deux champions servirent de spectacle à l'assemblée ; mais le spectacle ne fut pas long. Le Lion amolli trembloit, et n'osoit se présenter à l'autre : il fuit honteusement et se cache : l'autre le poursuit

et lui insulte. Tous s'écrièrent, il faut l'égorger et le mettre en pièces. Non, non, répondit-il, quand on a un ennemi si lâche, il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive, il ne mérite pas de mourir. Je saurai bien régner sans m'embarrasser de le tenir soumis. En effet, le vigoureux Lion régna avec sagesse et autorité. L'autre fut très-content de lui faire bassement sa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, et de passer sa vie dans une oisiveté honteuse.

FABLE VIII.

Les Abeilles.

UN jeune Prince au retour des *Zéphirs*, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'Abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit

nouveau pour lui ; il vit avec étonnement, l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à se former, et à prendre une figure régulière. Une partie des Abeilles les rempliscoient de leur doux nectar : les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étoient bannies de ce petit état : tout y étoit en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les Abeilles conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étoient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune Prince admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une Abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : La vue de notre ouvrage et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le dé-

sordre ni la licence : on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous ; mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

FABLE IX.

L'Abeille et la Mouche.

Un jour une Abeille aperçut une Mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici ? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air. Tu as raison, répondit froidement la Mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse

que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'Abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée : nous ne recueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine Mouche importune, qui ne fais que bourdonner, et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la Mouche : la pauvreté n'est pas un vice ; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux ; mais votre cœur est toujours amer : vous êtes sages dans vos lois ; mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

FABLE X.

Les Abeilles et les Vers à soie.

UN jour les Abeilles montèrent jusques dans l'Olympe, aux pieds du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espèce, qui disputoit aux Abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les Vers à soie, répondit-elle. Aussitôt le Père des Dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les ailes des doux zéphyrs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'Abeille, ambassadrice de sa nation,

représenta la douceur du miel, qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé : puis elle vanta la sagesse des lois qui policent la république volante des Abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire ; et c'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le Père des Dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces Vers, insectes vils et méprisables, oseroient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes dorées nous montons jusques vers les astres. Le harangueur des Vers à soie répondit : Nous ne sommes que des petits Vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages lois ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans lois, nous vivons en paix, et on ne voit jamais

de guerres civiles chez nous, pendant que les Abeilles s'entre-tuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers, composés d'onze petits anneaux entrelassés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite, nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques, jusques sur le trône, et de quoi orner les temples des Dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin, nous nous transformons en fève, mais en fève qui sent, qui se meut, et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout-à-coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cédons plus aux Abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusques vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô père des Dieux, Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les Abeilles tiendroient le

premier

premier rang, à cause des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit-il, de les dégrader ! Je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux Vers à soie.

FIN.

PORTRAIT DE FÉNÉLON,

Par le duc de ST.-SIMON.

FÉNÉLON étoit d'une assez haute taille, bien fait, maigre et pâle; il avoit le nez grand et bien tiré, le feu et l'esprit sortoient de ses yeux comme un torrent; sa physionomie étoit telle qu'on n'en voyoit point qui lui ressemblât : aussi ne pouvoit-on l'oublier dès qu'une fois on l'avoit vue; elle rassembloit tout, et les contraires ne s'y combattoient point; elle avoit de la gravité et de la douceur, du sérieux et de la gaîté; elle sentoit également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui surnageoit, ainsi que dans sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, la décence, les grâces, et sur-tout la noblesse; il falloit faire effort sur soi-même pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlans, sans que néanmoins on ait jamais pu attraper la justesse et l'harmonie qui frappoient dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage réunissoit; ses manières y répondoient dans la même proportion; c'étoit une aisance qui en donnoit aux autres, un air de bon goût dont il étoit redevable à l'usage du grand

monde et de la meilleure compagnie, et qui se répandoit comme de lui-même dans toutes ses conversations, et cela avec une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée ; une élocution facile, nette, agréable ; un ton de clarté et de précision pour se faire entendre, même en traitant les matières les plus embarrassées : avec cela il ne vouloit pas avoir plus d'esprit que ceux avec qui il parloit ; il se mettoit à portée de chacun sans le faire sentir ; il mettoit à l'aise, et sembloit enchanter, de façon qu'on ne pouvoit ni le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas soupirer après le moment de le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ses amis si attachés toute sa vie, malgré sa chute et sa disgrace, et qui, dans le triste éloignement où ils étoient de lui, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour soupirer après son retour, et l'espérer sans cesse.

TABLE DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT, page iij
Discours préliminaire, ix
Maximes de la Sagesse. xlv
I. *De l'importance de l'éducation des Filles*, 1
II. *Inconvéniens des éducations ordinaires*, 7
III. *Quels sont les premiers fondemens de l'éducation*, 13
IV. *Imitation à craindre*, 26
V. *Instructions indirectes; il ne faut pas presser les enfans*, 29
VI. *De l'usage des histoires pour les enfans*, 68
VII. *Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion*, 82
VIII. *Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens et sur la Prière*, 114
IX. *Remarques sur plusieurs défauts des Filles*, 132
X. *La vanité de la beauté et des ajustemens*, 141
XI. *Instructions des Femmes sur leurs devoirs*, 152
XII. *Suite des devoirs des Femmes*, 163
XIII. *Des Gouvernantes*, 184
Avis de M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai, à une Dame de qualité, sur l'éducation de M.lle sa Fille, 198
Fables choisies, 217
Portrait de Fénelon, 250

Fin de la Table.